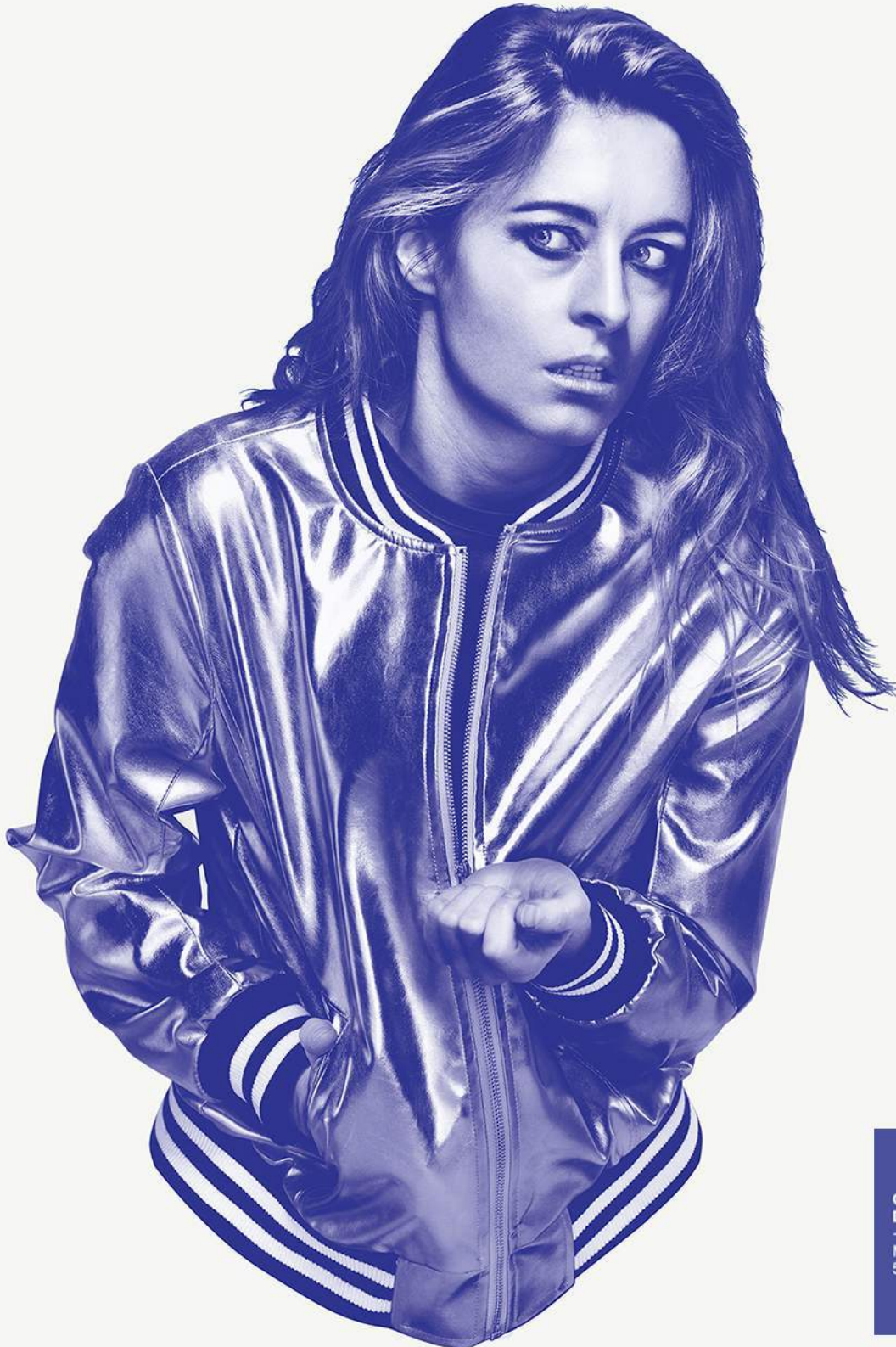


CCCC  
TTTT  
D'D'D'  
AAAA

**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI** DÉDIÉ À LA  
DRAMATURGIE D'ICI

**NYOTAIMORI**  
**DOSSIER DE PRESSE**



CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI  
— 3900 RUE ST-DENIS  
MTL QC H2W2M2  
514 282-3900

# NYOTAIMORI

---

SALLE PRINCIPALE DU  
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI  
16 janvier au 3 février 2018

L'auteure Sarah Berthiaume s'intéresse au système économique qui transforme les humains en machines et les femmes en objets. Mêlant des temporalités fragmentées, des éléments surréalistes et beaucoup d'humour, *Nyotaimori* réinvente un discours confrontant liberté et aliénation dans le travail, tout en questionnant nos habitudes de consommation à l'ère de la mondialisation.

Dans le cadre d'un dossier sur les métiers d'avenir, Maude effectue une série d'entrevues dans des grandes entreprises. Elle-même travailleuse autonome, elle se réjouit d'être sa propre patronne et de jouir d'une liberté absolue. Mais l'absence de frontière entre sa vie personnelle et professionnelle ne la plonge-t-elle pas dans une autre forme d'aliénation? Le coffre d'une voiture usinée au Japon et la porte d'un atelier de fabrication de lingerie en Inde, menant tous deux à son immeuble par des voies inexplicables, vont bouleverser sa vie et son rapport au monde.

## L'ÉQUIPE DE PRODUCTION



Texte  
Sarah Berthiaume

Mise en scène  
Sarah Berthiaume  
Sébastien David



Interprétation  
Christine Beaulieu  
Macha Limonchik  
Philippe Racine

Scénographie, costumes et accessoires  
Karine Galarneau

Conception lumière  
Cédric Delorme-Bouchard

Composition musicale  
Navet Confit

Maquillages  
Amélie Bruneau-Longpré

Régie et direction de production  
Catherine Comeau

Direction technique  
Alex Gauvin

## PRODUCTION

La Bataille  
Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

## EN SAVOIR PLUS

[theatredaujourd'hui.gc.ca/nyotaimori](http://theatredaujourd'hui.gc.ca/nyotaimori)

« Peut-être que la liberté, c'est de plus en avoir de crise de choix, d'être juste effouarée quelque part sans aucune espèce de possibilité, être malheureuse mais que ça soit pas de notre faute, juste être un meuble, un meuble qui fait ce qu'il a à faire, c'est à dire juste absolument, délicieusement rien. »

EXTRAIT

# L'APPEL DE L'USINE

À la base, *Nyotaimori* est une courte pièce que j'ai écrite il y a quelques années pour une soirée de lectures au Festival Zone Homa. Sarianne Cormier, qui orchestrait l'évènement, nous avait proposé de nous inspirer d'une usine montréalaise pour l'écriture. J'avais choisi les Tricots Main Inc., une fabrique de sous-vêtements située au 6666 St-Urbain, à la frontière du Mile-Ex, ancien quartier ouvrier que j'habitais à l'époque<sup>1</sup>.

Je me suis appliquée à fantasmer ce qui pourrait arriver dans le ventre vide de cette usine, vestige d'une industrie textile jadis florissante. Cette industrie qui, du jour au lendemain, a disparu de notre horizon montréalais pour aller se réimplanter ailleurs, dans les métropoles de l'Inde ou du Bangladesh, afin d'avaler des nouvelles générations d'ouvrières en manque de sommeil et de droits fondamentaux.

Pour l'anecdote : j'avais écrit cette courte pièce à la toute dernière minute parce que, dans ce temps-là, j'avais encore beaucoup de mal à dire non. J'accumulais les contrats, les commandes d'écriture pour le théâtre, la télé, alouette. J'étais complètement ensevelie par les tâches à accomplir. J'avais des textes à rendre tout le temps, j'apportais mon ordinateur en vacances, je travaillais jusqu'à tard le soir. Je n'avais plus ni loisirs, ni espace mental. Tout était travail, partout, tout le temps.

---

<sup>1</sup> Note pour les curieux : l'édifice existe toujours, mais il a évidemment été transformé en condos.

En passant chaque jour devant cette usine et en cherchant à m'en inspirer, j'ai donc développé un fantasme absolument stupide et indécent : celui d'y travailler. J'étais complètement obsédée par l'idée d'un travail simple, répétitif, aliénant. Un travail circonscrit dans le temps, que je pourrais quitter le soir sans y penser. Un travail d'ouvrière qui *punch in* et *out*. J'étais comme l'Irina des *Trois sœurs* de Tchekhov, qui en vient à envier « l'ouvrier qui se lève à l'aube et va casser des cailloux sur la route. »

C'est de cet invouable fantasme qu'est née la première mouture de *Nyotaimori* : une petite fable étrange où se rencontrent, dans le sous-sol d'une usine-condo, une trentenaire québécoise et ceux qui ont fabriqué sa voiture et son soutien-gorge. Une petite fable sur les liens de domination que le système économique nous fait entretenir malgré nous. Une petite fable où une fille finit par trouver une certaine plénitude dans le fait de devenir une table à sushis. Le spectacle que nous présentons cette année est donc la version longue de cette petite fable, transformée en triptyque. Avec la complicité de Sébastien et de la Bataille, j'ai continué à explorer le thème du travail pour voir comment il s'inscrit dans nos corps, comment il nous habite et ultimement, nous définit.

**Sarah Berthiaume**

# Six questions à Sarah Berthiaume

À chaque édition du 3900, un artiste se prête au jeu des 6 questions posées par le directeur artistique Sylvain Bélanger. C'est l'occasion d'approfondir certaines réflexions mais surtout de vous donner accès aux mécanismes et questionnements qui se cachent derrière l'écriture ou la mise en scène d'une œuvre de théâtre.

L'auteure Sarah Berthiaume, dont chaque texte pose un regard perçant sur des enjeux contemporains, s'attaque avec *Nyotaimori* au système économique qui transforme les humains en machines et les femmes en objets. Elle nous parle ici de ses inspirations pour l'écriture de cette pièce, de son expérience de comise en scène et de son rapport amour-haine au travail.



© Jérémie Berthiaume



**Tu as présenté les pièces *Villes mortes*, *Yukonstyle* et *Selfie* au CTD'A ces dernières années. Parle-nous de cet intrigant *Nyotaimori* dans ton parcours d'auteur.**

À la base, *Nyotaimori* est une courte pièce que j'ai écrite il y a quelques années pour une soirée de lectures au Festival Zone Homa. Sarianne Cormier, qui orchestrait l'évènement, nous avait donné pour consigne de nous inspirer d'une usine montréalaise pour l'écriture. J'avais choisi les Tricots Main inc., une ancienne fabrique de sous-vêtements située au 6666 Saint-Urbain, à la frontière du quartier Mile-Ex que j'habitais à l'époque.

Je m'inspire presque toujours de lieux pour l'écriture de mes pièces. Ce sont eux qui s'imposent bien avant les thèmes, les répliques ou les personnages. J'aime particulièrement les villes déchues, les villages fantômes, les territoires inexplorés; j'aime me perdre en pensée dans leurs dédales et me les réapproprier en les poétisant. Avec cette soirée se présentait l'occasion d'explorer un autre type de lieu en déchéance : l'usine. Au lieu de construire la mythologie d'un espace géographique, il me fallait inventer celle d'un espace de travail.

J'ai donc abordé l'usine de la même manière que je l'ai fait pour mes villes mortes : comme un territoire de l'imaginaire. J'ai installé des *warp zones* qui permettent de passer d'une usine à l'autre, d'un pays à l'autre et de faire se rencontrer, en mode onirique, ceux qui fabriquent les objets et celle qui les consomme.

Dans la version que nous présenterons cette saison, j'ai eu envie de poursuivre l'exploration en créant un triptyque qui aborderait aussi la nouvelle fonction de ce lieu dans nos vies. Car depuis que les industries les ont désertées, les usines ont changé de nature : elles sont devenues les endroits cool par excellence. Bureaux décloisonnés, espaces de *coworking*, condos, lofts, ateliers d'artistes; l'usine est passée de lieu d'enfermement ouvrier à lieu de liberté créatrice.

Mais qu'en est-il de cette liberté? Existe-t-elle vraiment, ou n'a-t-elle pas elle aussi été récupérée par la culture entrepreneuriale... pour nous faire travailler plus?

*Nyotaimori* est donc une pièce qui, en voulant parler des usines, s'est mise à parler du travail et de ses effets sur nos corps. Comme toujours, quand j'écris, c'est en voulant parler du contenant que le contenu est apparu.

**Tu te lances dans la mise en scène avec ce projet, conjointement avec Sébastien David. Parle-nous de ce choix. Que désires-tu accomplir en te retrouvant maintenant dans la salle de répétition?**

Mes discussions sur le travail avec Sébastien ne datent pas d'hier. Lorsque nous étions colocataires, nous avions une citation en fond d'écran que nous adorions : « Stop the glorification of busy ». Nous utilisons ce petit mantra comme antidote à notre manie de nous plaindre constamment d'être débordés sans jamais rien faire pour changer la donne. La vérité, et nous le savions bien, c'est que ce « jus perpétuel », en plus d'assurer que nous puissions payer l'épicerie, était une manière de nous rassurer sur notre valeur. Les gens nous offraient du travail, nous étions désirés, donc tout allait bien. Nous plaindre d'avoir trop de travail, c'était une manière de nous targuer d'avoir du succès sans en avoir l'air : une petite vantardise déguisée en plainte. Le fait de créer conjointement ce spectacle avec Sébastien est aussi une façon de creuser ce rapport affectif au travail qui nous habite et nous intéresse depuis longtemps.

De plus, cette pièce me semble être l'occasion idéale pour commencer à expérimenter la mise en scène. Elle explore les effets de l'emploi sur notre corps : comment il le sollicite, le contrôle, l'aliène; comment il le transforme lentement en machine ou en objet. Bien que je puisse raconter ces procédés par l'écriture, il y a, dans les thèmes que j'explore, une matérialité et un rythme qui relèvent de la mise en scène et avec lesquels j'ai envie de travailler. Comment représenter le manque de sommeil, les tâches répétitives, l'occupation de l'espace mental par le travail? Comment faire pour que l'usine soit non seulement le lieu dramatique de ma pièce, mais qu'elle influence aussi sa forme? Comment cette œuvre peut-elle, à l'instar des personnages, devenir une machine? Je pressens que la dernière étape d'écriture du spectacle se fera dans la salle de répétition, avec le corps des acteurs qui seront eux-mêmes en train de travailler.

**« Stop the glorification of busy »**

**Avec cette pièce, tu t'intéresses au système économique qui transforme les humains en machines et les femmes, en objets. Ces thématiques sont connues et récurrentes, mais tu les abordes avec une vision nouvelle et originale, parle-nous de ce parti pris.**

J'ai une sensibilité pour les enjeux sociaux : injustices, inégalités, failles dans le système. Le politique se faufile toujours dans ce que j'écris, mais je résiste à aborder ces thématiques de manière frontale pour éviter de tomber dans un théâtre de la dénonciation ou de l'empathie. Je ne veux pas créer un texte qui aurait pour fonction première de décrire les abus du système économique ou l'existence de *sweatshops* dans des pays en voie de développement. Le style du documentaire – théâtral ou cinématographique – remplit ce mandat-là beaucoup mieux que toutes les fictions que je pourrais écrire. Pour moi, le théâtre n'est pas le lieu de la vérité, mais bien de la fable, de l'imaginaire, du fantasme. Il repose sur le pouvoir évocateur de la parole qui permet de tout faire dans une extraordinaire économie de moyens.

Pour cette pièce comme pour la plupart des textes que j'écris, je prends donc le parti pris du réalisme magique. (« Une manière de faire surgir l'onirisme ou le surnaturel dans un environnement réaliste avec un cadre géographique, culturel ou socioéconomique précis », selon Wikipédia.) C'est un genre qui me plaît parce qu'il ne s'applique pas à reproduire le réel et qu'il célèbre la bâtardise. On peut y faire se côtoyer une multiplicité de tons, de genres, de conventions. Il permet aussi de faire surgir l'étrangeté et l'humour dans des contextes qui ne s'y prêtent pas forcément.

Avec *Nyotaimori*, je me suis amusée à trouver des éléments vrais à saveur surréaliste et à les superposer.

Dans ma pièce, on trouve donc :

- des villes conçues comme des usines et des usines conçues comme des villes;
- une entreprise qui fait la promotion de la congélation d'ovules pour ses employées;
- un homme dont le métier est de caresser des voitures;
- une femme qui embrasse la fonction de table à sushis;
- des gens qui doivent coller leurs lèvres sur la carrosserie d'un pick-up pour le gagner.

En poétisant les effets du travail sur les êtres humains, la pièce souligne les dérives de ce système fêlé qui donnent lieu à une réalité ressemblant à de la fiction. Il en résulte des métaphores décalées, des images tordues qui proposent une vision élargie du réel, incluant une certaine part de mythe et de magie.

**Le nom de *Nyotaimori*, d'où tu tiens ton titre, est une pratique japonaise consistant à manger des sushis sur le corps immobile d'une femme nue. Elle est davantage liée à un historique de la pègre là-bas qu'à une réelle tradition, et pourtant elle s'exporte puisqu'elle existe même ici, à Montréal et se vend comme activité de luxe, liée à des services d'escortes... En quoi t'inspires-tu de cette métaphore très forte et choquante pour nous parler du corps au travail, de la femme utilisée comme objet?**

Je pense que les humains-machines et les femmes-objets sont les deux pans d'un même système. On exploite des humains pour leur faire fabriquer des objets, puis on objectifie le corps des femmes pour mieux vendre ce qu'on a fabriqué. C'est la société de consommation qui s'empare de nos corps et qui, se faisant, nie notre humanité.

Dans ma pièce, je n'utilise pas la pratique du *nyotaimori* d'un point de vue culturel ou anthropologique, mais pour la force de la métaphore qui en découle. Pour moi, le *nyotaimori* n'est pas une manière de parler du Japon (où je ne suis jamais allée) ou des métiers du sexe (dont je ne connais pas grand-chose), mais d'aborder en une image forte et saugrenue le thème de l'objectivation du corps féminin.

La métaphore de la femme-table à sushis remplit aussi une autre fonction dramatique : parler du fantasme d'inaction qui habite mon personnage.

L'envie d'explorer ce drôle de fantasme remonte au temps où j'ai écrit la première version de *Nyotaimori* (l'époque où j'avais « Stop the glorification of busy » en fond d'écran.) J'étais tellement dépassée par mon rapport au travail que j'avais développé l'envie inavouable d'avoir un emploi aliénant. J'étais complètement obsédée par l'idée d'un travail simple et répétitif, un travail circonscrit dans le temps que je pourrais quitter le soir sans y penser, un travail d'ouvrière qui *punch in and out*. J'étais comme l'Irina des *Trois sœurs* de Tchekhov qui en vient à envier « l'ouvrier qui se lève à l'aube et va casser des cailloux sur la route. »

J'avais envie qu'à l'instar d'Irina et de moi-même, mon héroïne soit habitée par ce fantasme de grosse privilégiée. Je voulais aussi que ce désir la confronte en ébranlant son système de valeurs : elle refuse de se faire objectiver, mais ironiquement, trouve un espace de plénitude en remplissant la fonction troublante de table à sushis.

**Tu poses la question suivante avec ton spectacle : « Les nouveaux modèles de travail (économie collaborative, télétravail, travail autonome) nous rendent-ils plus libres ou l’asservissement a-t-il simplement changé de visage ? » Comment penses-tu y répondre, d’un point de vue personnel ?**

Dernièrement, je lisais un article intitulé « Why ‘Do What You Love’ Is Pernicious Advice ». L’auteure y explique que le conseil « Fais ce que tu aimes » que nous considérons souvent comme un absolu a été récupéré par la pensée entrepreneuriale et donne maintenant aux patrons plus de pouvoir pour exploiter leurs employés. En effet : si être passionné est un prérequis à l’emploi, difficile de se plaindre de la charge de travail, par la suite...

L’article fait référence aux relations employeurs-employés dans un contexte d’entreprise, mais en le lisant, je me faisais la réflexion que c’était aussi vrai – voire davantage – dans le cas des travailleurs autonomes. On a beau être son propre patron, on n’est pas forcément plus indulgent. Au contraire.

Dans notre culture, travail et identité sont profondément liés. Mon travail est plus qu’un gagne-pain : c’est aussi ma contribution à la société, ce par quoi je me définis. L’écriture est à la fois mon travail, mon passetemps, ma passion. Normal, donc, que je ne compte pas les heures que j’y consacre. D’autant plus que les frontières entre travail et loisir sont de plus en plus floues. Mes collègues sont tous des amis; l’ordinateur sur lequel je travaille est celui sur lequel j’écoute des films le samedi soir; mon salon est mon bureau. Le travail s’immisce partout dans ma vie personnelle et vice-versa : j’interromps constamment mes séances de travail pour aller consulter Facebook et les autres médias sociaux.

Travail et loisir sont profondément fusionnés, ce qui donne forcément lieu à des effets pervers. Oui, j’ai la chance de faire ce que j’aime, mais je dois le faire constamment. C’est une arme à double tranchant.

**Dans un document de présentation du projet, Sébastien et toi écrivez : « (...) nos corps qui passent leur vie... à travailler. » On y sent le cri du cœur de gens qui travaillent constamment. Parlons fantasme : si tu choisisais de consacrer davantage de temps à autre chose, à une autre passion, ce serait laquelle ? On rêve là...**

La réponse qui me vient naturellement, c’est mon chum et mon nouveau bébé.

Mais en même temps, je ne sais pas à quel point c’est vrai. Ne suis-je pas justement en train d’écrire ce texte à peine deux mois après le début de mon congé de maternité ? Et n’ai-je pas ressenti un certain soulagement lorsque j’ai ouvert un nouveau document Word sur l’ordinateur, alors que Gaspard gazouillait dans son berceau ?

La vérité, c’est que j’ai, avec le travail, une drôle de relation d’amour-haine. Il m’agace, m’épuise, me vide, mais quand je le laisse de côté, je m’en ennuie.

J’ai trouvé, dans un dossier sur le travail composé par Atelier 10, cette magnifique citation de Michel Eltchaninoff, que je retranscris ici :

**« Notre rapport au travail ressemble à une attente jamais comblée. Nous sommes les amoureux transis et frustrés de la valeur absolue de notre temps. »**

Et sur ce, j’éteins l’ordi et je vais allaiter. ☺



**NYOTAIMORI**

Salle principale  
Du 16 janvier au 3 février 2018



# À qui la faute ?

**Dans *Nyotaimori*, Sarah Berthiaume aborde la responsabilité du consommateur dans notre système mondialisé qui met des populations entières au service d'autres. De son côté, Alexia Bürger oppose dans *Les Harding* la responsabilité du travailleur à celle de son entreprise qui établit ses conditions de travail. Corinne Gendron, professeure spécialiste des questions de responsabilité sociale et de développement durable à l'UQÀM, démêle pour nous ce thème fascinant!**

Corinne Gendron | Professeure, Université du Québec à Montréal

Qu'est-ce que la responsabilité ? Qui est responsable ? De quoi sommes-nous responsables ? L'individu peut-il être tenu responsable d'un drame rendu possible par la défaillance de processus de gestion sur lesquels il n'a pas de prise ? A contrario, la responsabilité individuelle se dissout-elle entièrement dans la hiérarchie ? Départager les responsabilités n'est pas chose facile, mais devant les tragédies survenues ces dernières années, identifier des coupables ne suffit pas; nous avons besoin de comprendre.

## Qu'est-ce que la responsabilité ?

On l'invoque presque toujours comme si son sens était évident. Pourtant, la responsabilité peut vouloir dire des choses bien différentes. Le premier type de responsabilité qui vient à l'esprit lors d'un accident par exemple est celui de la responsabilité causale, par laquelle on impute à une personne le dommage survenu : « c'est de sa faute ! » dit-on. Mais ce qui est attendu par la suite relève plutôt de la responsabilité réparation, à travers laquelle on se tourne vers ceux en mesure de réparer les dommages; ce n'est pas ici la faute qui importe, mais la capacité à solutionner le problème. « Aidez-nous ! » entend-on. À ces deux premiers types de responsabilité s'ajoute la capacité à distinguer le bien du mal : la responsabilité capacité, bien connue du monde judiciaire. N'est responsable que celui en mesure de comprendre ses actes et leur portée. « Il ne savait pas ce qu'il faisait ! » plaide-t-on. Enfin, la responsabilité fonction renvoie aux obligations qui sont assumées en vertu d'un statut, d'une mission ou d'un engagement. Par exemple, un ministère est responsable du secteur dont il a la charge. « C'est son devoir ! » invoque-t-on.

## Qui est responsable ?

Derrière une tragédie industrielle, il y a bien souvent un ou plusieurs individus qui ont posé des gestes, ou n'ont pas posé

ceux qu'il fallait. Pourtant, si elle peut pointer des individus en particulier comme ce fut le cas de Jérôme Kerviel avec la fraude de la Société Générale, la responsabilité se limite rarement à ce niveau, car elle s'imbrique dans des manières de faire qui incitent, ou répriment au contraire, les comportements à risques. Dans ce cas, la responsabilité ne concerne pas tant celui qui a posé un geste particulier qu'elle renvoie à des processus, à une organisation et aux personnes qui les contrôlent. Ainsi, la tragédie de *Deepwater Horizon* – à l'origine d'une marée noire sans précédent dans le golfe du Mexique – a mis au jour une gestion déficiente de la sécurité au sein de l'entreprise BP. Comme l'avaient découvert des rapports d'inspection antérieurs, la commission d'enquête chargée d'analyser la catastrophe a démontré que cette gestion problématique était nourrie par une culture où les objectifs financiers avaient une préséance absolue sur toute autre considération. Plaidant qu'il était exclusivement mobilisé par la gestion financière de l'organisation, le chef de la direction, Tony Hayward, s'est défendu d'être responsable de l'accident compte tenu de son éloignement des opérations et de son ignorance des procédés; mais à titre de premier dirigeant de l'entreprise et compte tenu de son pouvoir de l'orienter et de la structurer, il demeurait, tout autant que son organisation, responsable de la catastrophe.

## De quoi sommes-nous responsables ?

La responsabilité est intimement liée au périmètre de l'action exercée de manière consciente; ce qui implique que la responsabilité s'élargit au fur et à mesure que ce périmètre grandit, et que plus on a de contrôle et de pouvoir, plus on a de responsabilités. L'étudiant devenu professionnel, l'adulte devenu parent, l'employé devenu gestionnaire voient tous leurs responsabilités s'élargir de par leur nouveau statut. De la même manière, les petites entreprises, les multinationales ou les États assument des responsabilités que module leur champ d'action. C'est cette

prémisse qui explique le développement du courant de la responsabilité sociale au cours des dernières décennies.

### La responsabilité sociale de l'entreprise

La responsabilité des entreprises envers les communautés est intrinsèque à l'avènement de l'industrie. Le dirigeant était bien souvent maire de la localité où opérait l'entreprise, si bien que se mêlaient en sa personne des responsabilités politiques et des responsabilités de gestionnaire assumées sur un mode paternaliste.

Avec la consolidation de l'État-nation s'est confirmée une division plus claire entre l'économique et le politique. L'entreprise était légitimée de poursuivre des objectifs plus strictement financiers tandis que l'État avait la responsabilité de structurer l'activité sur le territoire, d'arbitrer les conflits et de développer des normes et des programmes susceptibles d'assurer le progrès et la paix sociale. L'entreprise conservait, certes, un ancrage local, mais bon nombre de ses responsabilités sociales furent assumées par un État qui allait devenir providentiel au sortir de la Seconde Guerre mondiale.

## « Nous sommes tous responsables à un degré défini par nos fonctions et nos connaissances, sans jamais qu'une ignorance délibérée puisse nous absoudre. »

Cette configuration a radicalement changé au cours des dernières décennies. La crise écologique instilla un premier questionnement de l'idéologie de progrès jovialiste qui accompagna la période de croissance économique exceptionnelle des Trente Glorieuses (1945-1975). Avec la mondialisation, les entreprises se sont ensuite détachées de leur ancrage local en même temps que les États se délestaient de programmes sociaux qu'une fiscalité concurrentielle n'était plus en mesure de financer. Ce contexte a modifié en profondeur les responsabilités différenciées que les populations attribuent à l'entreprise. De par son pouvoir accru, notamment face aux États, et compte tenu des conséquences de ses activités et de ses décisions sur le milieu écologique tout comme sur le tissu social, l'entreprise est désormais au cœur des revendications de toute nature. On lui réclame d'œuvrer pour un monde plus juste, plus écologique, plus pacifique...

Mais l'entreprise peut-elle, de son propre chef, être responsable ? Bien qu'elle soit parfois dépeinte comme telle, l'entreprise n'est pas un individu ou une personne; c'est une organisation dont le périmètre est déterminé par ses textes constitutifs et où les comportements sont modulés par une culture spécifique. En d'autres termes, l'entreprise n'est pas un être moral, c'est plutôt un espace où s'organise une certaine moralité. Volkswagen en est un bon exemple : on peut comprendre aisément que des responsables s'ingénient à contourner un système de tests d'émissions de polluants si, au sein de l'organisation, les normes d'émissions sont

présentées comme étant irréalistes et inatteignables. Puisqu'à l'impossible nul n'est tenu, c'est la norme et non le comportement délinquant qui devient illégitime. Bref, l'entreprise se construit un système de normes qui répond à ses objectifs premiers, et si ces objectifs organisationnels sont définis de manière trop étroite, ils peuvent mener à des comportements à risques pour l'environnement et la société dans son ensemble, et pour ses employés en particulier.

Si bien que la responsabilité de l'entreprise est tout d'abord tributaire des textes législatifs qui définissent son périmètre non seulement sur le plan normatif (autorisations, interdictions et conditions), mais aussi sur le plan comptable (répartition des charges, risques et bénéfices). Par ailleurs, la responsabilité sociale relève aussi des choix et des orientations du dirigeant et de la manière dont il interprète et exerce ses responsabilités. S'il est vrai que celles-ci sont imbriquées dans un système financier qui pose la rentabilité en objectif premier, le dirigeant choisit la manière d'y répondre et conserve une liberté d'action relativement à la structure et à la culture de son organisation. En d'autres termes et malgré ce qu'on entend souvent, le dirigeant dispose d'une marge de manœuvre nonobstant les dictats des marchés financiers, marge de manœuvre dont il peut et doit être tenu responsable. Ainsi en va-t-il de chacun au sein de l'organisation : nous sommes tous responsables à un degré défini par nos fonctions et nos connaissances, sans jamais qu'une ignorance délibérée puisse nous absoudre.

Bref, loin de se résumer à l'identification d'un coupable, les tragédies des dernières années nous incitent à remettre en question les priorités de nos organisations. Exclusivement tournée vers des objectifs de rentabilité, l'entreprise est-elle en mesure de prendre en charge les risques qu'elle suscite par ses opérations et à porter un projet bénéfique pour le plus grand nombre ? Au vu des dernières catastrophes et de l'impact de nos entreprises sur la société, on peut se demander s'il ne serait pas pertinent de redéfinir l'entreprise comme un outil au service de la société dans son ensemble, plutôt que comme un instrument exclusivement au service de l'enrichissement de ses actionnaires. Loin de se limiter à éviter les catastrophes, la responsabilité de l'entreprise devrait s'ouvrir sur sa contribution au bien-être de tous et de chacun. ❌



---

#### NYOTAIMORI

Salle principale  
Du 16 janvier au 3 février 2018

---

#### LES HARDING

Salle principale  
Du 10 avril au 5 mai 2018

---

# L'AUTEURE ET METTEURE EN SCÈNE : SARAH BERTHIAUME



photo : Jérémie Battaglia

## BIOGRAPHIE

D'abord formée comme comédienne à l'Option-Théâtre du Cégep Lionel-Groulx, Sarah Berthiaume est aussi auteure et scénariste. Elle est l'auteure des pièces *Le Déluge après*, *Disparitions*, *Villes Mortes*, *Nous habiterons Détroit* et *Selfie*. En 2013, sa pièce *Yukonstyle* a été montée simultanément au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal et au Théâtre national de la Colline à Paris, avant d'être produite à Bruxelles, Innsbruck, Heidelberg et Toronto. *Yukonstyle* a également valu à Sarah d'être lauréate du prix Sony Labou Tansi des lycéens 2015. Elle travaille à son adaptation cinématographique en tant que scénariste. Sarah était aussi de l'équipe du *iShow*, un spectacle performatif sur les médias sociaux qui a remporté le titre du meilleur spectacle aux prix de la critique saison 2012-2013 à Montréal. En 2016, on a pu la voir sur la scène du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui dans *Après la peur*, un spectacle *in situ* coproduit par la compagnie belge [e]utopia3, ainsi sur la scène du Quat'sous pour *La fête sauvage*, dont elle cosignait le texte. Elle poursuit présentement une résidence au Théâtre Bluff qui produira *Antioche*, sa prochaine création pour adolescents, à l'affiche de la salle Fred-Barry à l'automne 2018.

# LE METTEUR EN SCÈNE : SÉBASTIEN DAVID



photo : Julie Artacho

Né à Montréal, Sébastien David est acteur, auteur et metteur en scène. Leméac a publié tous ses textes : *T'es où Gaudreault précédé de Ta yeule Kathleen* (créé au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et plusieurs fois primé), *Les morb(y)des* (créé au Théâtre de Quat'Sous puis repris à la Comédie-Française à Paris et au Théâtre de Poche à Genève), *Les haut-parleurs* pour un public adolescent (créé au Théâtre Denise-Pelletier, finaliste au Prix littéraires du Gouverneur général en 2016) ainsi que *Dimanche napalm* (créé au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, finaliste au prix Marcel-Dubé et gagnant du Prix littéraire du Gouverneur général en 2017). Extrêmement actif, il dirige sa propre compagnie de théâtre, La Bataille, en plus d'enseigner régulièrement à l'École nationale de théâtre du Canada et d'être membre du jury de théâtre du Conseil des arts de Montréal. Il est diplômé de l'École nationale de théâtre du Canada en interprétation (2006).

# LES INTERPRÈTES : CHRISTINE BEAULIEU



photo : Julie Artacho

## BIOGRAPHIE

Créative, Christine Beaulieu a su, depuis sa sortie de l'école de théâtre en 2003, nous épaté par sa versatilité. Au grand écran, elle s'est démarquée pour plusieurs rôles; elle a été dirigée par Simon Galiero dans *La mise à l'aveugle*, par Patrick Boivin dans *Enfin l'automne*, par Jean-François Richet dans *L'instinct de mort*. Elle a ensuite brillé aux côtés de Roy Dupuis dans *Ceci n'est pas un polar*, un long métrage de Patrick Gazé et elle s'est méritée 2 nominations (Canadian Screen Awards et Gala du cinéma québécois) pour son rôle de Roxane dans le film *Le mirage de Ricardo Trogi* et *Louis Morissette*. Elle a également participé à plus d'une vingtaine de pièces de théâtre; *Ce moment-là* (Denis Bernard), *Grain(s)/Seeds* (Chris Abraham), *La fureur de ce que je pense* (Marie Brassard)... Depuis 2015, elle présente son premier texte *J'aime Hydro*, un théâtre documentaire portant sur la relation entre les Québécois et Hydro-Québec, présenté au FTA, à La Licorne à Usine C et en tournée partout au Québec. Le livre *J'aime Hydro* est sur les tablettes depuis cet automne. Elle ne se fait pas oublier du petit écran ; *CA*, *Les pêcheurs*, *Mon Ex à moi*, *La théorie du K.O.*, *Web thérapie*, *Lâcher prise*, *Délateurs*, *Ruptures*, *District 31*. Cet hiver, vous la découvrirez dans un nouveau rôle, Frédérique, dans la série *Hubert et Fanny*. Christine est également porte-parole des Rendez-vous Branchés, des événements de pédagogie collective propulsés par l'organisme Équiterre.



# LES INTERPRÈTES : MACHA LIMONCHIK

## BIOGRAPHIE

La talentueuse comédienne Macha Limonchik a eu des rôles marquants autant à la télévision qu'au théâtre. À peine ses études achevées, elle était déjà en tournée mondiale avec Robert Lepage, jouant le *Cycle de Shakespeare*, puis *Les sept branches de la rivière Ota*. Par la suite, on l'a vu régulièrement sur les scènes montréalaises, notamment dans *Les lettres d'amour*, *Des fraises en janvier*, *Du vent entre les dents*, pour lequel on lui décerne un Masque, *Mademoiselle Eileen Fontenot* (Théâtre d'Aujourd'hui), *L'affaire Dumouchon* (Théâtre La Licorne) et elle a fait partie de la pièce *Les muses orphelines* (Compagnie Jean Duceppe) en tournée québécoise. Sur les planches du TNM, elle a joué dans *Une adoration*, *La mégère apprivoisée*, *L'échange*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *Le Balcon*, *Caligula*, et nous la retrouvons cette saison dans *L'idiot*. Au grand écran, elle fut du long métrage *Karmina II* (Gabriel Pelletier) et *Eldorado* (Charles Binamé).



photo : Monic Richard

À la télévision, elle a contribué au succès de *Deux frères*, *L'ombre de l'épervier*, *Ces enfants d'ailleurs*, *Pure Laine* et *L'amour avec un grand A*, qui lui a valu une nomination aux prix Gémeaux. Elle a également incarné l'inoubliable Claire de la série *La vie, la vie* et, toujours sous la plume de Stéphane Bourguignon, elle a marqué le public dans la délicieuse comédie *Tout sur moi*. En 2014, elle incarne Danièle dans la série de Richard Blaimert *Nouvelle Adresse*. En 2017, elle tient le rôle de Sarah Dembski dans la série *Fatale-Station* signée de nouveau par Stéphane Bourguignon.

## LES INTERPRÈTES : PHILIPPE RACINE



photo : Justin Laramée

Formé au Conservatoire d'art dramatique de Montréal, il cofonde Qui Va Là où se concentre sa vision d'un art engagé, réfléchi et non-conventionnel (*Toutou Rien, La fugue, Éloges de la fuite*). Acteur polyvalent, on le voit régulièrement sur les scènes au Québec et à travers le monde, autant en théâtre pour enfants (*Baobab*) adolescents (*Éclats et autres libertés, Impatience*) et adultes (*Macbeth, Foirée Montréalaise*). Quelques apparitions à la télévision (*Toi et Moi, O'*), au cinéma (*Feuilles mortes*), un peu d'enseignement et des tournées à l'international (Europe, Brésil, Chine) comblent sa passion.

Vous pouvez consulter les biographies des concepteurs sur notre site internet : [theatredaujourdhui.qc.ca/nyotaimori](http://theatredaujourdhui.qc.ca/nyotaimori)

## LA BATAILLE

---

La Bataille a comme mandat de créer des spectacles de théâtre dans lesquels résonnent des problématiques humaines et sociales. Il place la dramaturgie au cœur de sa démarche considérant le texte comme matériau de base à toute création. Il désire ainsi créer des œuvres au langage scénique particulier où la théâtralité se fait sentir.

La Bataille se veut de son temps et souhaite porter les échos d'aujourd'hui. Il travaille principalement sur des créations originales d'auteurs d'ici, mais s'affaire aussi à traduire en français des œuvres jamais créées au Québec. La Bataille est donc un terrain de découverte qui mêle créations d'ici et dramaturgies d'ailleurs afin d'enrichir son discours et son ouverture à l'autre.

### THÉÂTROGRAPHIE

*Dimanche napalm* de Sébastien David (2016)  
*Scratch* de Charlotte Corbeil Coleman (2014)  
*Les morb(y)des* de Sébastien David (2013)  
*En attendant Gaudreault* précédé de *Ta yeule Kathleen* de Sébastien David (2011)

Pour en savoir plus :

[labataille.ca](http://labataille.ca)

[facebook.com/labatailletheatre](https://facebook.com/labatailletheatre)

[twitter.com/La\\_Bataille](https://twitter.com/La_Bataille)

## LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

---

Depuis plus de quarante ans, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui se dédie exclusivement à la dramaturgie québécoise et canadienne d'expression française. Ce sont plus de 300 productions qui y ont vu le jour et le théâtre accueille plus de 30 000 spectateurs par saison.

Il est aujourd'hui conjointement dirigé par Sylvain Bélanger et Etienne Langlois qui entendent l'inscrire dans une actualité sociale et théâtrale en faisant appel à des auteurs-créateurs audacieux qui font évoluer la dramaturgie contemporaine au contact de pratiques authentiques et originales.

Pour en savoir plus :

[theatredaujourd'hui.qc.ca](http://theatredaujourd'hui.qc.ca)

[facebook.com/ctdaujourd'hui](https://facebook.com/ctdaujourd'hui)

[youtube.com/theatredaujourd'hui](https://youtube.com/theatredaujourd'hui)

[twitter.com/ctdaujourd'hui](https://twitter.com/ctdaujourd'hui)

[instagram.com/ctdaujourd'hui](https://instagram.com/ctdaujourd'hui)

[3900.ca](http://3900.ca)

3900 rue Saint-Denis

Montréal QC H2W 2M2

Téléphone 514 282-3900

# Made

# in

# Québec

# Kim

# Waldron



INSPIRATION

魁北克制造



La saison 17/18 du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui met de l'avant les questions de responsabilités et de travail. Dans *Nyotaimori* de Sarah Berthiaume, l'un des personnages est confronté à la réalité des manufactures des pays ateliers, à cette mondialisation qui nous permet de consommer à bas prix des produits confectionnés à l'autre bout du monde dans des conditions sociales souvent précaires. Une collaboration fructueuse avec MOMENTA | Biennale de l'image nous a mis sur la piste de l'artiste visuelle Kim Waldron qui a abordé ces questions dans sa fascinante série *Made in Québec*.

L'artiste s'est exportée en Chine pendant quelques mois pour se mettre au service des travailleurs. Nous avons été conquis par cette démarche pleine d'esprit qui inverse le rapport habituel entre exploiters occidentaux et travailleurs étrangers, entre consommateurs et producteurs.





La série *Made in Québec* a été réalisée dans le cadre de deux résidences en Chine, l'une à la Red Gate Residency (Beijing) et l'autre au Chinese European Art Center (Xiamen). Dans ce projet l'artiste se met en scène à la place et aux côtés de travailleurs chinois, dans leur contexte de travail. Son intention affichée ici est de se positionner comme une marchandise canadienne, leur offrant son aide en échange du temps que les produits manufacturés chinois font économiser aux Occidentaux à longueur d'année. Considérant que la Chine est le plus grand exportateur de produits au monde et qu'elle est en train de devenir une superpuissance construite sur le travail de sa main-d'œuvre, son projet engage directement ces dynamiques de pouvoir dans le contexte mondial. Notre relation aux produits que nous consommons est souvent limitée à des mots inscrits sur des étiquettes. Travaillant dans divers environnements chinois, ces photographies mettent l'accent sur le contexte dans lequel l'artiste se trouvait et donnent une dimension humaine à la relation abstraite que nous entretenons avec la production et à la consommation.

Sur les 29 situations immortalisées par l'artiste, nous en avons sélectionné une dizaine, commentée par Kim Waldron elle-même, qui donne un aperçu de la diversité des domaines de travail dans lesquels elle a pu intervenir.

1. Avant de passer le balai, il faut verser de l'eau sur le sol pour éliminer la poussière (p. 47).
2. L'usine de verre a été le premier lieu que j'ai photographié. On m'a dit que je n'étais pas autorisée à utiliser la machinerie lourde, car ces postes étaient réservés aux hommes. Je pouvais seulement faire semblant de l'utiliser. J'avais par contre le droit de faire à manger et le ménage, comme le faisaient les femmes de l'usine.
3. J'ai fait faire le costume gris que je porte tout au long du projet par une couturière de Montréal avant de partir pour la Chine. Je n'étais pas sûre que c'était le bon uniforme jusqu'à ce que je visite la Biennale de Shanghai au Power Station of Art et que je vois les femmes de ménage porter un costume parfaitement identique au mien. J'ai par la suite vu des vestes similaires sur les murs d'un atelier de tailleur.
4. Li Li, mon assistante et interprète, m'a demandé de choisir un livre parmi une sélection qu'elle avait faite. J'ai choisi *L'interprétation des rêves*, j'ai aimé trouver Freud à l'autre bout du monde.
5. J'ai rencontré Liao Shengxiang grâce à la Red Gate Residency à Beijing où il est une personne ressource pour les artistes en résidence. Il est également sculpteur et possède une fonderie (ici en photo) qui emploie 7 personnes.
6. L'Oncle Mao avait apparemment parlé de mon projet à son frère Oncle Ming, car je fus invitée à prendre des photos en tant que garde de sécurité à l'école où il travaillait. Il y a eu un incident il y a quelques années : un individu s'est introduit dans une école de Xianmen et a tué des élèves. Depuis toutes les écoles ont installé des postes de sécurité à leur entrée.
7. Le livreur d'eau qui alimentait mon appartement m'a laissé conduire sa moto pour le projet. On peut également le voir porter une bouteille d'eau sur cette photo.
8. Kang You Teng et son frère Victor ont aidé de nombreux artistes en résidence à réaliser leur projet. Ils m'ont mise en contact avec un atelier de travail du métal (ici en photo) et un atelier de poterie (p. 51).

## À propos de l'artiste

Kim Waldron est une artiste visuelle contemporaine établie à Montréal. Elle utilise fréquemment l'autoportrait afin de prendre position sur différents enjeux sociaux actuels. Au fil des années, elle a su s'interroger sur le rôle de l'image et l'importance du contexte comme discours. Si l'autoreprésentation est extrêmement importante dans son travail, l'utilisation de divers contextes pour construire ses narrations l'est tout autant. Présente sur la scène locale, nationale et internationale, elle a récemment exposé son travail au Musée des beaux-arts de Montréal, CIRCA art actuel (Montréal), Jimei X Arles International Photography Festival (Xiamen), Mains d'Œuvres (Paris), Ortega y Gasset Projects (New York) et Dunlop Art Gallery (Regina). Elle détient une maîtrise en arts visuels de l'Université Concordia ainsi qu'un baccalauréat en arts visuels de NSCAD University. Elle a obtenu des résidences artistiques à Paris, Vienne, Terre-Neuve, Xiamen et Pékin. En 2013, elle a été récipiendaire de la bourse Claudine et Stephen Bronfman en art contemporain et lauréate du prix Pierre-Ayot.

### MOMENTA | Biennale de l'image

Depuis près de 30 ans, Le Mois de la Photo à Montréal, rebaptisé MOMENTA à l'occasion de sa 15<sup>ème</sup> édition, offre un cadre stimulant pour étudier les pratiques, les mutations et les enjeux actuels de l'image fixe ou animée dans notre culture. Le thème de cette année, *De quoi l'image est-elle le nom?* proposé par le commissaire invité Ami Barak, est exploré par chacun des 38 artistes internationaux réunis pour l'occasion. C'est dans ce cadre qu'un projet inédit de Kim Waldron sera dévoilé dans une exposition collective parmi le travail de 22 autres artistes, à la Galerie de l'UQAM et à VOX, centre de l'image contemporaine. En plus de cette exposition centrale, 14 expositions individuelles seront présentées dans divers lieux de diffusion de l'art actuel à Montréal. L'édition 2017 de MOMENTA, qui a lieu du 7 septembre au 15 octobre, offre aux visiteurs de multiples occasions de se pencher sur la notion de pièce à conviction photographique dans ses aspects les plus variés, tout en s'interrogeant sur la subjectivité dans le langage photographique et vidéographique.

*De quoi l'image est-elle le nom ?*

Commissaire invité | Ami Barak

La programmation complète sur [momentabiennale.com](http://momentabiennale.com)

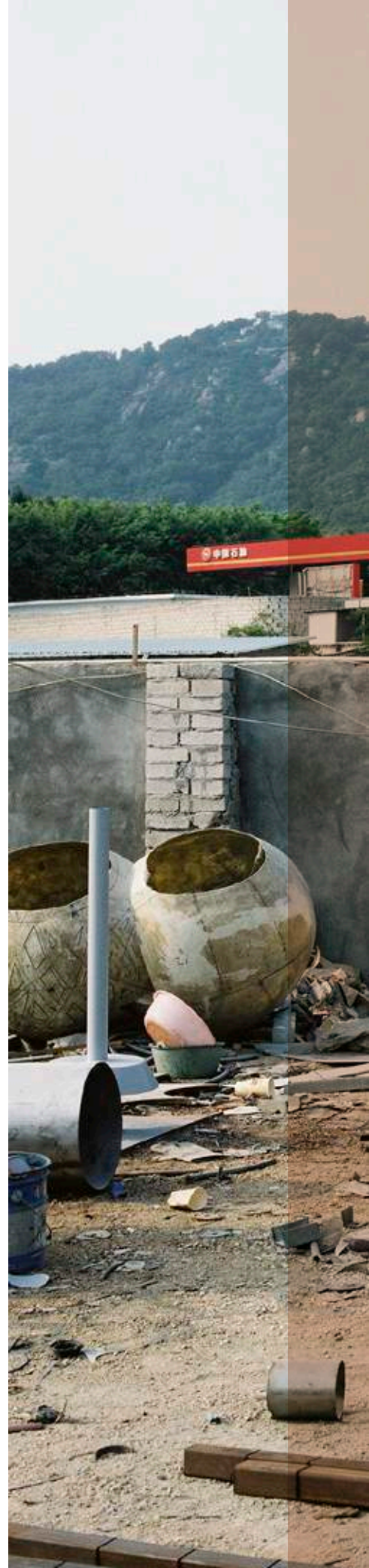
 **MOMENTA** PHOTO VIDÉO MONTREAL  
BIENNALE DE L'IMAGE



**NYOTAIMORI**

**Salle principale**

Du 16 janvier au 3 février 2018





INSPIRATION

魁北克制造

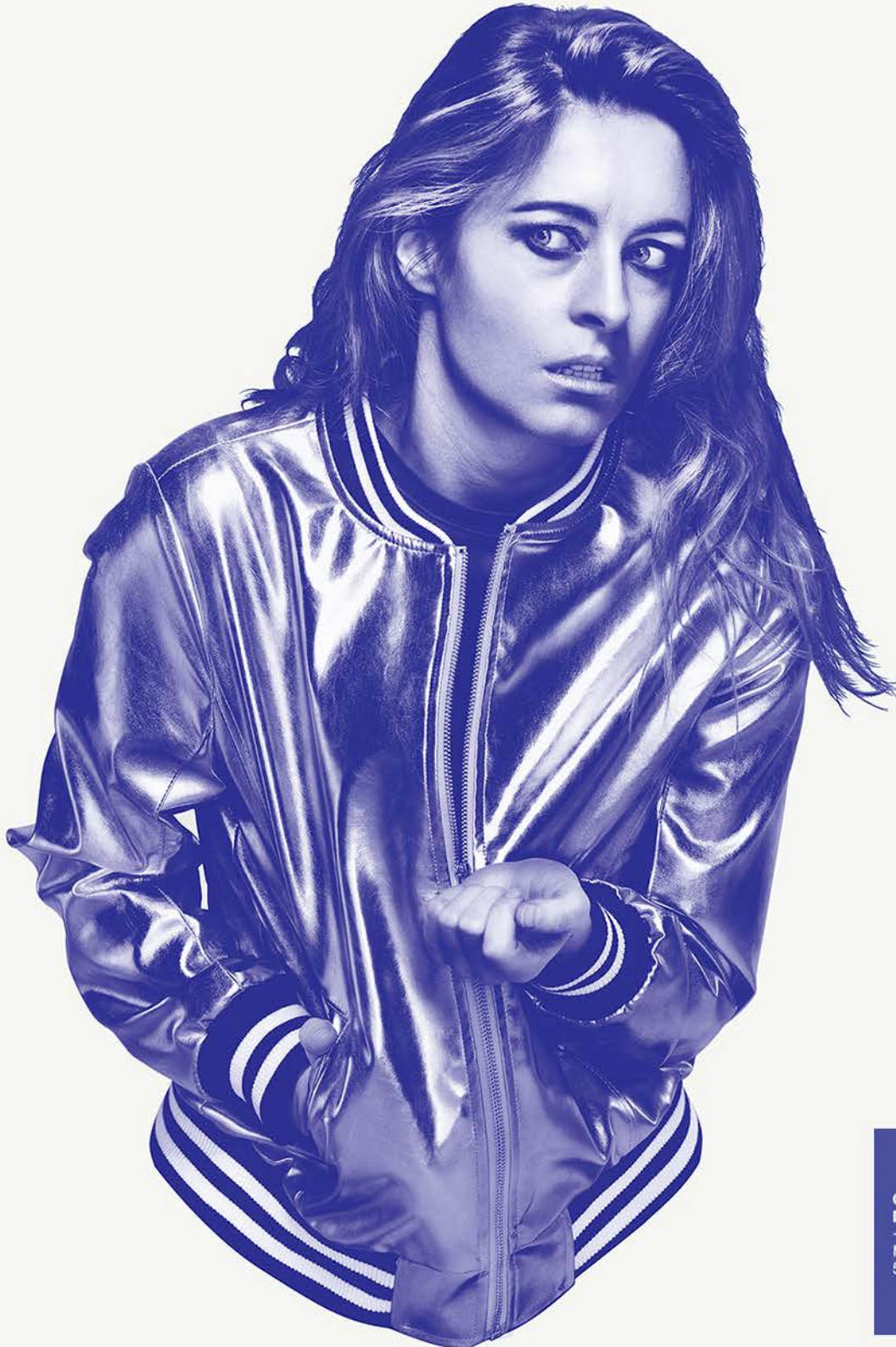




CCCC  
TTTT  
D'D'D'  
AAAA

**CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI** DÉDIÉ À LA  
DRAMATURGIE D'ICI

**NYOTAIMORI**  
**REVUE DE PRESSE**



CENTRE DU THÉÂTRE  
D'AUJOURD'HUI  
— 3900 RUE ST-DENIS  
MTL QC H2W2M2  
514 282-3900

## «Nyotaimori», ou décanter le travail à la chaîne

**Avec sa nouvelle pièce, Sarah Berthiaume signe une fable de réalisme magique sur l'aliénation professionnelle**

8 janvier 2018 | Marie Labrecque - Collaboratrice | Théâtre



Photo: Pedro Ruiz Le Devoir

*Travailleuse autonome, la dramaturge Sarah Berthiaume entretient un rapport amour-haine avec le travail.*

Une rencontre de travail le surlendemain du jour de l'An, alors que plusieurs sont encore en vacances ? Rien que de très normal pour deux travailleuses autonomes comme nous, qui oeuvrent dans un monde où les frontières entre les vies professionnelle et personnelle sont devenues « complètement poreuses », constate Sarah Berthiaume. Et même si on fait mine de s'en plaindre, avoir du boulot par-dessus la tête, « c'est toujours valorisé socialement ».

Comme bien des pigistes de sa génération et de son milieu, croit-elle, la dramaturge entretient un rapport amour-haine avec le travail. Son métier la passionne et la définit. Mais elle n'a pas de zone de refuge contre cette sphère professionnelle qui la suit partout. « Mon milieu de travail, c'est mon salon, mon portable. C'est aussi mon divertissement. Tout est fusionné. Ça devient très difficile de tracer la ligne. L'aliénation nous guette parce que ça prend beaucoup de place. »

Incarnant son sujet, soumise à la forte pression d'une date de programmation au Théâtre d'Aujourd'hui, elle a fini d'écrire Nyotaimori durant son congé de maternité, en allaitant. La fable prolonge ce qui fut d'abord une courte pièce, conçue pour Zone Homa, et inspirée d'une usine dans le Mile-Ex, cet ancien quartier ouvrier devenu hip. Beaucoup d'ex-usines logent ainsi désormais des entreprises créatives, ces univers cool qui se réclament d'une vision utopique du lieu de travail. Mais quelle est la réelle liberté de l'employé dans un milieu qui exige un engagement total, qui « s'imbrique dans toutes les sphères de ton existence » ? L'asservissement n'a-t-il pas juste un visage plus séduisant ?



Sans évidemment mettre tous les travailleurs sur le même plan, force est de constater que le but est toujours le même : la productivité. « Ce sont d'autres facettes d'une aliénation générée par notre système économique. Ceux qui vendent les objets comme ceux qui les fabriquent font partie d'un grand système où ils ne sont jamais libres, au fond. On extrait d'eux ce dont on a besoin. Les travailleurs sur la chaîne à l'usine deviennent des machines parce qu'ils ont une seule fonction. » Ailleurs, ce sont les esprits qui sont colonisés, les employés s'illusionnant sur leur liberté alors qu'ils servent « les intérêts d'une grosse boîte ».

## **Rêver d'être une table**

À l'époque où elle écrivait la première version de *Nyotaimori* (pratique d'origine japonaise consistant à manger des sushis sur le corps d'une femme nue), le travail envahissait tant sa vie que Sarah Berthiaume en était venue à nourrir un « fantasme indécent de privilégiée » : troquer ses pages d'écriture contre une job abrutissante mais où l'on « punch ».

La protagoniste de son texte est une rédactrice débordée (Christine Beaulieu) qui va, de manière surréaliste, entrer en contact avec les travailleurs étrangers qui fabriquent ses biens de consommation. Et dans cette rencontre entre mondes qui ne se croisent généralement pas, chacun envie le sort (peu désirable) de l'autre. « C'est comme si ultimement tous changeaient de place, et se trouvaient étrangement plus à l'aise sur le siège de l'autre. Comme un jeu de chaise musicale dans ce système [économique]. »

S'inspirant de pratiques étranges mais réelles — ainsi, un ouvrier qui caresse une voiture pour en déceler les imperfections —, la pièce épouse un peu les étapes (production, promotion, usage) que traversent les objets fabriqués.

Et le recours à deux comédiens (Macha Limonchik et Philippe Racine) pour camper plusieurs rôles permet à l'auteure de tracer des échos entre les personnages. « La pièce est faite comme une roue qui tourne. D'avoir des comédiens qui changent de place augmente ce sentiment que, dans notre univers mondialisé, tout fait partie du même tout. »

Pour la première fois, l'auteure de *Yukonstyle* — une pièce qu'elle est en train de réécrire pour la cinéaste Anaïs Barbeau-Lavalette, apprenant à transformer en images sa tendance à tout raconter dans les dialogues — signe une mise en scène. En collaboration avec son grand ami Sébastien David. C'est une pratique que la comédienne et dramaturge a envie d'ajouter à son arsenal.

Elle juge parfois difficile de laisser aller ses pièces lors de leur création. « C'est une position particulière, être juste auteure. Souvent, on sait comment on voudrait que notre pièce soit jouée, mais on n'a pas la légitimité de le dire. » Ou on ne sait pas à quel moment du processus intervenir. Sur *Nyotaimori*, Sarah Berthiaume a l'impression de poursuivre son travail d'écriture dans la salle de répétition.

Comme Antioche, créée l'automne dernier, sa nouvelle pièce aborde donc un thème social dans une forme qui progresse du réalisme à l'imaginaire. « De plus en plus, j'assume cette fibre de réalisme magique, dit l'auteure. J'aime essayer de tourner l'histoire afin qu'elle nous pousse dans des zones où la réalité ne peut nous conduire. Et stimuler la réflexion. » *Nyotaimori* s'achève sur une image dérangement, ambiguë. Une zone grise qui lui plaît. « Je ne veux pas créer des pièces qui servent juste à chatouiller notre fibre empathique. »



Scène

# Christine Beaulieu : l'eau qui dormait

C'est la comédienne de l'année. Toujours en tournée pour *J'aime Hydro*, Christine Beaulieu vient de rafler le prix Michel Tremblay pour son texte et sera ce mois-ci au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui dans *Nyotaimori...*

Marie Pâris Photo : Antoine Bordeleau Remise 12 janvier 2018

« Ç'a été une grosse année pour moi, ne serait-ce que pour l'accomplissement d'avoir présenté *J'aime Hydro* sur scène. » En 2016, la première œuvre de Christine Beaulieu en tant que dramaturge est présentée au Festival TransAmériques (FTA) puis est reprise l'année suivante à l'Usine C puis au Festival Juste pour rire. Au moment de notre entrevue, la comédienne présente *J'aime Hydro* à La Bordée à Québec, à guichets fermés. « On joue partout à guichets fermés. C'est extraordinaire, j'en reviens pas, confie-t-elle. Je n'ai jamais eu un sentiment de valorisation aussi intense. On a vraiment répondu à un besoin! »

Un succès retentissant auquel Christine ne s'attendait pas; c'est que « théâtre-docu de trois heures », c'est pas très accrocheur et ça sonne pas populaire... Et pourtant. Cette semaine-là, elle joue la 50<sup>e</sup> représentation de sa pièce, qui porte sur la relation entre les Québécois et Hydro-Québec. C'est loin d'être fini puisqu'une nouvelle tournée est prévue pour l'année prochaine. En attendant, la pièce continue d'évoluer. « Il n'y a pas de quatrième mur, j'ai beaucoup d'interactions avec le public. Je réagis par rapport à l'actualité, explique la comédienne. La pièce est de mieux en mieux, on la peaufine à chaque représentation... »

## «Bénéfices citoyens et plaisirs artistiques»

*J'aime Hydro* a été publiée aux éditions Atelier 10 en octobre dernier et enregistrée en podcast. « Ce show est parti, il roule tout seul, et moi je cours derrière pour le rattraper! », rit Christine. Un projet dans lequel elle s'est vraiment ouverte, et sans personnage derrière qui se cache: « J'ai été très nerveuse pour cette pièce-là. C'est la première fois que je portais un projet que j'avais écrit, et ça me met dans une situation d'extrême vulnérabilité, de fragilité. Une fois que t'as vu ce show, t'as un peu l'impression de me connaître: je parle de mon père, de mes difficultés amoureuses, de mes réflexions personnelles... Je ne crois pas que je referai ça, car j'ai une pudeur assez importante. »



Le geyser de *J'aime Hydro* ne se tarit pas. Début décembre, Christine recevait le prix Michel Tremblay pour le meilleur texte dramatique créé à la scène – le plus gros prix remis par la Fondation du Centre des auteurs dramatiques –, face à des finalistes de taille (Sébastien David pour *Dimanche napalm*, Suzanne Lebeau pour *Trois petites sœurs*, Catherine Léger pour *Baby-sitter* et David Paquet pour *Le brasier*). Le commentaire du jury est élogieux: «Non seulement la démarche et le résultat mettent la barre haute en matière de théâtre documentaire au Québec, mais le texte en soi est captivant, instructif et émouvant. [...] Cette pièce nous a semblé être une nécessité dans le paysage québécois actuel: tous et toutes devraient la lire ou la voir, pour en tirer autant des bénéfices citoyens que des plaisirs artistiques.»

## Effet boule de neige

Christine Beaulieu, on la connaît depuis 2007 avec la télésérie *Virginie* et ses petits rôles dans *L'auberge du chien noir* ou *Les invincibles*. On l'a vue à la télé (*Web thérapie*, *Délateurs*, *Ruptures*...) , au grand écran (*Romaine par moins 30*, *L'instinct de mort*, *La mise à l'aveugle*...) et sur les planches dans plus d'une vingtaine de pièces de théâtre. Enfin, elle a joué Roxane dans *Le mirage*, le film de Ricardo Trogi et Louis Morissette, qui lui a valu deux nominations: aux Canadian Screen Awards et au 18<sup>e</sup> Gala du cinéma québécois comme meilleure actrice de soutien. Et puis il y a eu le typhon *J'aime Hydro*. «Dans ma carrière, c'est finalement un show de théâtre qui aura eu le plus d'impact», ironise la comédienne.



Après avoir vu la pièce, Richard Blaimert a beaucoup pensé à Christine en poursuivant l'écriture de sa série *Hubert et Fanny*; elle y interprétera prochainement un rôle. La scénariste de *Lâcher prise* est venue voir *J'aime Hydro* deux fois plutôt qu'une. Après avoir vu le spectacle, Claudia Gavel a quant à elle recommandé Christine à la production de *District 31* comme recherchiste. Des projets, la comédienne en a donc à revendre pour cette année. Elle commence bientôt les répétitions de *La vie utile* de Marie Brassard, présentée dès le mois de mai à l'Espace Go et au FTA. «Marie, c'est mon coup de cœur théâtral. Je capote sur elle!» Les deux femmes avaient déjà travaillé ensemble pour *La fureur de ce que je pense*, la pièce sur Nelly Arcan, qui sera d'ailleurs reprise en avril prochain à Madrid.

### Travail au corps

D'ici là, on pourra voir la comédienne aux côtés de Macha Limonchik et Philippe Racine dans *Nyotaimori*, présentée ce mois-ci au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. «Cette pièce, c'est un regard sur le travail et son impact sur nos corps. À l'ère industrielle, nos corps étaient mis à contribution, mais aujourd'hui, notre travail s'est intellectualisé. On est une nouvelle sorte de travailleurs... Mais le travailleur autonome est-il vraiment libre? se demande Christine. Sarah est une auteure qui m'anime. Le texte est vraiment extraordinaire!» La dramaturge Sarah Berthiaume avait à l'origine écrit *Nyotaimori* sous forme de courte pièce pour une lecture au Festival Zone Homa. «Une petite fable sur les liens de domination que le système économique nous fait entretenir malgré nous», expliquait l'auteure. Dans son texte, où elle s'interroge sur la société de consommation, les humains deviennent des machines, les femmes des objets.



Christine y interprète Maude, une travailleuse autonome heureuse de la liberté que lui autorise son métier. Mais, peinant à séparer sa vie personnelle de sa vie professionnelle, la travailleuse autonome se demande finalement si elle est si libre que ça... Un personnage qui parle beaucoup à la comédienne: «Avec *J'aime Hydro*, j'ai tout ce qu'il faut en ce moment pour être bien inspirée!» Dans un twist surréaliste typique de l'écriture de Sarah Berthiaume, l'héroïne se retrouve propulsée dans une usine de voitures au Japon et dans un atelier de fabrication de lingerie en Inde. «Je retombe dans un rôle d'interprète avec un personnage, indique Christine. Ça me libère de faire ça, de ne pas avoir à m'occuper de la production, etc., d'avoir juste à apprendre mon texte et à jouer. J'ai beaucoup de respect pour les auteurs; c'est tellement prenant d'écrire un spectacle! Mentalement, tu es très loin d'être libre quand tu écris, ton histoire ne te quitte jamais vraiment...» Après l'avoir révélée, *J'aime Hydro* n'a pas fini de l'habiter.

## Échos de scène

Tous les mardis, *La Presse+* présente les actualités de la semaine dans le monde du théâtre à Montréal et au Québec. Premières, coups de cœur, spectacles en tournée et pièces à voir. La scène se passe ici et maintenant.



MARIO CLOUTIER  
LA PRESSE



SARAH BERTHIAUME

## Le parcours des objets

Après *Antioche*, présentée à l'automne, la dramaturge et co-metteuse en scène Sarah Berthiaume (avec Sébastien David) aborde un sujet chaud dans *Nyotaimori* : la mondialisation et l'excès de travail dans le monde actuel.

« Je me suis intéressée au parcours des objets, ceux qui les produisent et ceux qui les consomment, dit-elle. Précisément, l'automobile et le soutien-gorge, des produits très genrés, l'un gars, l'autre fille. J'aborde la question de l'égalité hommes-femmes dans le monde du travail. »

La liberté est un autre thème de la pièce, celle qu'on nous vend ici, mais qui est illusion, et celle dont on ne peut même pas rêver ailleurs.

## SARAH BERTHIAUME

### LE PARCOURS DES OBJETS

Mario Cloutier La Presse

Après *Antioche*, présentée à l'automne, la dramaturge et co-metteuse en scène Sarah Berthiaume (avec Sébastien David) aborde un sujet chaud dans *Nyotaimori* : la mondialisation et l'excès de travail dans le monde actuel.

« Je me suis intéressée au parcours des objets, ceux qui les produisent et ceux qui les consomment, dit-elle. Précisément, l'automobile et le soutien-gorge, des produits très genrés, l'un gars, l'autre fille. J'aborde la question de l'égalité hommes-femmes dans le monde du travail. »

La liberté est un autre thème de la pièce, celle qu'on nous vend ici, mais qui est illusion, et celle dont on ne peut même pas rêver ailleurs.

« Ça m'amuse de mettre côte à côte des situations différentes dans notre rapport au travail. Tous les personnages de la pièce sont aliénés et cultivent un rapport malsain au travail. On est à la solde d'un système qui extrait des travailleurs ce dont il a besoin pour faire tourner la roue. »

*Nyotaimori* est écrite comme un conte où le réalisme devient magique, malgré la déshumanisation ambiante. « On s'amuse vraiment avec la forme, ce n'est pas un documentaire. C'est un regard critique avec de l'humour », conclut Sarah Berthiaume.



## La plus belle année professionnelle de Christine Beaulieu

Le Huffington Post Québec | Par Samuel Larochelle

Publication: 12/01/2018 11:07 Mis à jour: 12/01/2018 11:07



**La comédienne a accumulé les succès et les distinctions au cours de la dernière année.**

Un passage fort remarqué dans l'émission chouchou des Québécois, *District 31*, l'automne dernier. Un personnage qui s'annonce tout aussi marquant dans la série *Hubert et Fanny*. Un premier rôle dans la nouvelle pièce *Nyotaimori*, au Théâtre d'Aujourd'hui. La tournée à guichets fermés de *J'aime Hydro*, qui continue d'accumuler les distinctions. Et une semaine de théâtre en Espagne pour présenter *La fureur de ce que je pense*. Il n'y a pas de doute : Christine Beaulieu vit sa plus belle année professionnelle en carrière.

**Les critiques ont déjà écrit de bien belles choses sur ton travail dans *Hubert & Fanny*, qui a débuté cette semaine à Radio-Canada. Décris-moi ton personnage, Frédérique.**

Elle est tout le contraire de sa petite sœur Fanny, qui est très romantique, douce, sociable et qui travaille dans un CLSC pour aider les démunis. Frédérique est cartésienne, très active et moins en nuances, mais elle aime beaucoup sa sœur. Les deux filles ont perdu leur mère et Frédérique a développé le réflexe de tenir la famille. Elle a un grand cœur, mais elle est incapable de se perdre dans la sentimentalité. Elle vient donner du *punch* à la série. J'ai adoré mon expérience de tournage avec Mariloup Wolfe à la réalisation. Je jouais littéralement pour la faire réagir. C'est une fille super *tripante* qui nous dirige vraiment bien.

**Ton interprétation de Geneviève Allaire a beaucoup fait réagir les téléspectateurs de *District 31*. Pourquoi, selon toi?**

C'est une fille avec beaucoup de caractère. Luc Dionne voulait une fille frondeuse qui ne s'en laisse pas imposer et qui fait sa place rapidement dans le district. Elle est un peu *bad ass*. Je suis entrée dans cet univers-là comme un poisson dans l'eau. Luc nous permet de jouer avec son texte et de le virer comme on veut, tant et aussi longtemps

qu'on respecte la scène. J'ajoutais des blagues et je m'appropriais les mots, ce qui a donné un personnage super vrai. C'est rare qu'on puisse faire ça.

**Luc Dionne a affirmé qu'il aimerait faire revenir ton personnage. Aimerais-tu ça, après la tournée de *J'aime Hydro*?**

Oui! J'ai beaucoup plus aimé mon expérience que je pensais. J'avais peur du rythme de travail effréné de la quotidienne. Mais c'est difficile de prévoir mon retour avec mon horaire. Les acteurs principaux de *District 31* ne font que ça, car c'est énorme. Généralement, on peut marier le théâtre et la télé en tournant l'été et en jouant au théâtre l'hiver. Mais *District 31* se tourne encore présentement. Moi, je suis au théâtre actuellement. J'essaie de leur donner des disponibilités pour un retour, mais je ne peux pas seulement leur offrir une journée par semaine. Ce ne serait pas viable pour raconter une histoire. Il faut y aller à fond ou non.

**Après le prix Michel-Tremblay à l'automne, tu as appris cette semaine que la production de *J'aime Hydro* était finaliste au Grand Prix du Conseil des arts de Montréal. Comment réagis-tu à ces reconnaissances?**

C'est incroyable la poussée de confiance que ça m'a donnée. Après le prix Michel-Tremblay, je jouais avec une force que je n'avais pas avant. Je doutais moins de mon jeu et j'assumais encore plus ce que j'ai écrit, mon humour et les moments d'émotions. Honnêtement, tout ce qui se passe est bien au-delà de mes espérances. On sent que le projet est très apprécié par le public. En tournée, les salles sont pleines. Récemment, je suis allée jouer à Longueuil dans une salle de 890 sièges et toutes les places étaient prises. C'est plein partout cette année. On va refaire une tournée l'an prochain. Habituellement, une pièce est jouée durant trois ou quatre semaines, mais là, on vient de faire plus de 50 représentations et on va en faire environ 40 l'an prochain. C'est assez extraordinaire!

**Après des années à faire des recherches, à écrire et à jouer à propos d'Hydro Québec, as-tu encore du plaisir sur scène?**

Oui. Je ne suis pas capable de m'en sortir. Tout le monde m'envoie des articles sur Hydro. J'ai encore mes *Google alerts* sur Hydro. Je continue de suivre l'actualité là-dessus. Ça m'intéresse vraiment beaucoup. Je ne me force pas pour avoir de l'intérêt. On m'appelle pour participer à des tables rondes sur le développement hydroélectrique et ça me tente vraiment. C'est un enjeu important.

**La semaine prochaine, tu débutes la pièce *Nyotaimori* de Sarah Berthiaume, qui s'intéresse au monde du travail, au système économique qui transforme les humains en machines et à l'objectivation des femmes.**

Elle explore notre relation au travail et ses effets sur notre corps, ici et ailleurs dans le monde. Mon personnage, Maude, une journaliste et une auteure, est travailleuse autonome. Elle pense qu'elle est plus libre qu'en étant salariée. Mais elle réalise que la limite entre le travail et sa vie est très poreuse : elle travaille dans sa cuisine, dans son salon et dans son lit. Elle a du mal à prendre des vacances. Elle travaille en voyage.

**Sarah Berthiaume va bien au-delà du quotidien de Maude et des réalités nord-américaines, n'est-ce pas?**

C'est ça, la magie de Sarah Berthiaume. Elle installe d'abord une situation extrêmement réaliste : Maude fait une entrevue avec un travailleur d'une ancienne usine de textile, qui a été transformée en agence de pub. Ensuite, on bascule dans quelque chose de surréaliste. Des gens de partout dans le monde vont se retrouver dans le stationnement. Maude va croiser une travailleuse indienne, qui a fait la brassière qu'elle porte. Et un travailleur japonais qui travaille dans l'usine de Toyota : il est celui qui, à la fin de la chaîne de montage, caresse les voitures pour voir s'il y a des imperfections, car ce sont encore des mains humaines qui détectent ça, pas des robots. Éventuellement, on va plonger dans une espèce de folie, dans leurs fantasmes et leur besoin de libération. Maude rêve de ne plus rien faire. L'Indienne veut s'évader en road trip. Et le Japonais voudrait pratiquer le *Nyotaimori*, qui consiste à manger des sushis sur le corps nu d'une femme, une pratique réservée aux gens fortunés.

**Donc malgré les sujets sérieux, c'est assez éclaté?**

C'est super drôle et plein d'esprit. J'avais hésité à faire le projet, parce que je suis très occupée. Mais après avoir lu le premier paragraphe, j'étais prise dedans! C'est l'un de jouer un texte aussi intelligent.

## La femme sous toutes ses facettes

Louise Bourbonnais

Samedi, 13 janvier 2018 01:00MISE à JOUR Samedi, 13 janvier 2018 01:00

**La nouvelle création de Sarah Berthiaume, - prochainement présentée au Théâtre d'Aujourd'hui, abordera plusieurs thèmes liés à la femme. La tête d'affiche, Christine Beaulieu, interprétera une travailleuse autonome à l'image de plusieurs femmes de notre société.**

La comédienne Christine Beaulieu est heureuse d'enfiler à nouveau ses chaussures de comédienne après avoir écrit et porté la pièce documentaire *J'aime Hydro*. Elle se retrouve à interpréter un personnage qui n'est pas si loin d'elle. « Maude est auteure, journaliste et intervieweuse », annonce la comédienne.

Ainsi, on suivra cette femme qui a laissé un emploi dans une grande entreprise pour devenir travailleuse autonome. « La pièce pose la question à savoir si on est vraiment plus libre en étant ainsi son propre patron », confie Christine Beaulieu.

Rapidement, Maude verra que la frontière entre la vie personnelle et professionnelle est désormais bien mince. Une situation que Christine Beaulieu a connue en écrivant sa pièce *J'aime Hydro*.

### La femme-objet

Parmi les nombreux thèmes abordés, celui de la femme-objet et de l'exploitation du corps de la femme seront parmi ceux mis de l'avant. D'ailleurs, le titre de la pièce, *Nyotaimori*, rappelle une pratique japonaise qui consiste à manger des sushis déposés sur le corps allongé et immobile d'une femme nue, la réduisant ainsi à se transformer en plateau. « C'est une pratique réservée aux gens de la haute société au Japon », fait remarquer la comédienne.

Parmi les autres personnages, on découvrira la comédienne Macha Limonchik, qui personnifiera l'amoureuse de Maude.

### Divers univers

« La plume de Sarah Berthiaume est magique, elle déborde de surprise, d'humour et d'intelligence », tient à souligner Christine Beaulieu.

Il sera notamment question du système économique actuel et de la transformation des travailleurs. « Les humains sont de moins en moins exploités comme des machines et de plus en plus comme des créateurs dans divers domaines », explique la comédienne, faisant référence aux nombreux métiers pour lesquels les robots ou la technologie remplacent les humains. Mais à côté d'un créateur travaillant dans une agence de publicité, on rencontrera une Indienne qui travaille dans une usine et dont la vie n'est pas très reluisante.

« On se retrouvera dans un discours très réaliste, pour ensuite basculer dans un univers très théâtral qui transportera les spectateurs du Japon au Québec en passant par l'Inde », révèle-t-elle.

Outre cette prestation, Christine Beaulieu partira à nouveau en tournée avec sa pièce *J'aime Hydro*. On la verra également sur les planches de l'Espace Go à compter du 24 avril dans la pièce *La vie utile*. Juste avant, elle fera un saut en Espagne pour présenter à un public francophone la pièce sur Nelly Arcan, *La fureur de ce que je pense*. Entre-temps, on pourra la suivre au petit écran dans les séries *Hubert et Fanny* et *Lâcher prise*.



## AccèsCulture

### Nyotaimori

17 janvier 2018

## L'AUTONOMIE EST-ELLE AUSSI UN HUMANISME?

Élie Castiel

La rigueur d'écriture du texte de Sarah Berthiaume illumine les personnages de cette pièce axée sur la quadrature d'un 360° rarement vu sur la scène; comme si les spectateurs étaient réunis dans un restaurant japonais avec table centrale où l'on servait du Sushi. Car c'est de cela qu'il s'agit aussi dans *Nyotaimori* (mot japonais dont vous apprendrez la signification en allant voir ce spectacle surréaliste et pourtant si proche de la réalité).

L'aujourd'hui : le travail, le non-travail, les responsabilités administrative et commerciale, l'égoïsme... j'oubliais, les relations hommes-femmes. Tous les deux coupables de n'avoir pu consolider leurs forces, prônant plutôt pour une confrontation parfois amère et sans victoire aucune. C'est aussi de cela qu'il est question.

Sarah Berthiaume est une intellectuelle. Mais elle en est consciente avec humilité, car ses mots plongent le spectateur dans un rêve mythique, proche de Dalí, grande nature, et qui a à voir avec la mise en scène, doublement signée, par Berthiaume, et un complice, Sébastien David. Tous les deux exprimant des démons intérieurs qui ont un seul nom : création.

Le décor, aucun (ou presque, la surprise d'un quatrième personnage inusité vous attend) puisqu'on aborde ici la notion du néant à l'intérieur d'une foule de renseignements, de messages courriels qu'on conserve ou qu'on « ferment » à jamais, du toyotisme (un nom pour signifier la culture chez le géant Toyota), de tout ce qui nous éloigne d'une humanité, avouons-le, disparue.

Oui, *Nyotaimori*, c'est trippant, fou, coloré, exigeant, allant dans tous les sens et dans aucun. Comment trouve-t-on quelques secondes d'amour (ici, lesbien, rarement vu au théâtre, les hommes s'accapant ce droit depuis longtemps) pour se donner un semblant de rapport affectif à l'autre, au goût du jour; un jour qui semble sans lendemain et où l'immédiateté est la seule planche de salut. C'est ingrat, mais c'est comme ça!

Christine Beaulieu, serait-elle la nouvelle Anne-Marie Cadieux (Anne-Marie, ta carrière est loin d'être finie, tu seras toujours aussi radieuse et perfectionniste) tant son interprétation naturaliste s'affronte vertigineusement, et pourtant sans coups bas, à celle de la grande Macha Limonchik, d'un perfectionnisme enlevé, soufflant du même coup cette envie d'improviser le geste, avec aplomb, faut-il ajouter.

Et autour d'elle, un corps, une voix, une présence masculine, celle de Philippe Racine, mélange de Québécois (comme on dit « pure » laine; d'ailleurs ce qualificatif qui n'en est pas un devrait disparaître du vocabulaire) et de « venu d'ailleurs » s'emparant de la quadrature scénique pour raconter le récit d'un XXI<sup>e</sup> siècle essentiellement économique : idées disgracieuses, mais officialisées, la loi des plus forts, déshumanisation, réussite immédiate, travail de forcené. Racine confirme aussi que l'*autre* a désormais sa place dans la culture nationale et que le talent n'est pas à envier. Racine, tu possèdes un charisme fou!

Et puis, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, qu'il faut honorer, comme d'autres institutions théâtrales expérimentales qui croient encore au travail du critique, celui qui s'investit dans les mots et dans la pensée intellectuelle pour faire ressortir l'arsenal technique, esthétique et narratif d'une œuvre; qu'il s'agisse du théâtre, du cinéma, de la danse ou d'autres formes de la représentation qui définissent notre comportement. Si quelques-uns nous lisent, c'est déjà assez.

Nous sommes sans doute à l'âge des *autonomistes*. Sauront-ils réussir leur vie à coup de contrats artificiels, d'idées saugrenues et d'amours furtives? Il est certain que Berthiaume en est consciente; avec *Nyotaimori*, la dramaturge sincèrement existentialiste et son équipe confirment l'audace innovante de leur parcours!

# ***Nyotaimori*, l'insoutenable vacuité de l'existence**

20 jan. 2018

Texte Dominique Denis



**Avec sa nouvelle pièce à l'affiche au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, Sarah Berthiaume nous sert une brillante fable surréaliste sur l'aliénation professionnelle. Avec *Nyotaimori*, la prolifique dramaturge nous pousse à réfléchir, avec une bonne dose d'ironie, sur le sens et l'importance que nous donnons au travail, aussi bien chez nous, qu'ailleurs dans le monde.**

## **La pigiste piégée**

*Nyotaimori* s'amorce avec Maude, travailleuse autonome qui effectue une série d'entrevues auprès de grandes entreprises, dans le cadre d'un dossier sur les métiers d'avenir, où devrait régner en principe une grande liberté.

Son incursion au sein d'une agence de publicité hyper branchée lui apportera certaines désillusions. Sous le couvert d'une atmosphère de création ludique et débridée, elle découvre plutôt une machine qui croule sous la pression.

Un concepteur mené à la baguette par une directrice conseil autoritaire, elle-même sur le bord du *burn out*, sont victimes de leurs deux principaux clients exigeants : une marque de lingerie féminine et un manufacturier automobile.



Au deuxième tableau, le sentiment de liberté du travail de pigiste est durement mis à l'épreuve. Nous retrouvons Maude, chez elle dans son condo. Elle tente désespérément de mettre un point final à son document de recherche.

Quant à sa conjointe, une enseignante un peu désabusée, elle veut savourer avec elle leurs premières heures de vacances.

Leur fameux *road trip* à la *Thelma et Louise* dans le sud des États-Unis aura-t-il lieu comme prévu?

### **L'auteure mêle les cartes**

La table est mise, les enjeux semblent clairs. Mais c'est mal connaître Sarah Berthiaume qui encore une fois, mêle les cartes et nous entraîne dans des zones dramatiques insoupçonnées.

La conjointe de Maude partira seule, excédée par la vie professionnelle de son amoureuse. Notre héroïne quant à elle, embourbée dans son désir de performer, fera les frais de sa dépendance au travail.

S'ensuivra, un enchevêtrement surprenant de tableaux qui, comme dans un délire, oppose des réalités vécues et transformées qui ont, à priori, rien à voir les unes avec les autres.

### **Qui est le plus heureux?**

Ainsi, Maude entrera en contact de façon onirique avec des travailleurs étrangers qui fabriquent ses biens de consommation : un ouvrier nippon qui caresse les voitures pour en déceler les imperfections et l'employée d'un atelier de sous-vêtements en Inde.

Qui est le plus heureux dans cette chaîne économique mondiale? Qui est réellement maître de sa vie ? Rêve ou cauchemar?

### **L'espace de liberté**

Pour évoquer l'étouffement de l'usine et l'aliénation du condo, les concepteurs ont opté pour une scène centrale dépouillée judicieusement éclairée par Cédric Delorme-Bouchard.

Les multiples protagonistes, brillamment incarnés par Macha Limonchik et Philippe Racine, apparaissent comme par magie aux côtés d'une Maude médusée, finement interprétée par Christine Beaulieu.

Le tout est enveloppé d'une efficace ambiance musicale signée [Navet Confit](#).

### **Que signifie Nyotaimori?**

Comme le Nyotaimori, cette pratique culinaire japonaise qui consiste à manger des sushis sur le corps dénudé d'une femme, la pièce de Sarah Berthiaume nous laisse un goût amer avec en prime la grande question : sommes-nous si libres que nous le croyons?

# Bible urbaine

## Théâtre\_Critiques de théâtre

### «Nyotaimori» de Sarah Berthiaume et Sébastien David au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

#### Complexité volontaire

Publié le 20 janvier 2018 par [Pierre-Alexandre Buisson](#)

La vie sociale d'un(e) pigiste n'est pas toujours évidente, même si la perception populaire tend plutôt à vouloir représenter le contraire. Être son propre patron, ça ne signifie pas forcément qu'on prend l'apéro en terrasse tous les jours; la contrainte la plus courante est que la frontière entre la vie personnelle et professionnelle s'amincit puis disparaît parfois carrément – et l'auteur de ces lignes en sait quelque chose.

Dans *Nyotaimori*, une pigiste débordée ([Christine Beaulieu](#)) prend du retard et se rend compte qu'elle devra travailler pendant ses vacances avec sa blonde, un *road trip* qui refait le parcours des deux fugitives du film *Thelma & Louise*. Enchaînée symboliquement du divan par sa copine pour trente heures, le temps de finir son mandat, elle sera aspirée par son écran d'ordinateur, passant le plus clair de son temps à regarder des vidéos improbables, réfléchissant à propos de sa propre aliénation et de la mondialisation. Sa réalité se modifiera afin de la mettre en contact avec des ouvriers étrangers; tout d'abord un Japonais *caresseur* de voitures dans une usine de Toyota (Philippe Racine), puis une Indienne qui coud des brassières dans une manufacture seize heures par jour ([Macha Limonchik](#)).

***Difficile à définir autrement qu'en le qualifiant de «réalisme magique avec une conscience», ce texte extrêmement maîtrisé de Sarah Berthiaume s'intéresse aux effets de la mondialisation et à l'aliénation vécue par les travailleurs autonomes. La protagoniste de la pièce cumule les mandats, travaille souvent pour «de la visibilité», doit maîtriser un nombre sans cesse grandissant de disciplines, ne possède aucune structure pour la régir, et n'a pas droit à un nombre défini de jours de vacances ou à d'alléchants avantages sociaux.***

Mise en abîme sur la condition de travailleuse autonome de l'auteure, l'exercice regorge d'observations acides sur le monde des agences de pub et sur les rémunérations ridicules offertes en culture, mais nous offre en contrepois un regard très empathique sur les conditions souvent inhumaines dans lesquelles vivent les êtres humains qui fabriquent nos biens de consommation. La portée sociale du texte est indéniable, et Berthiaume conjugue plusieurs idées qui pourraient, dans d'autres mains, sembler confuses, mais la cohésion est là et le message se transmet de façon fort fluide.

L'auteure a écrit deux pièces cette année (l'autre étant *Antioche*, [présentée en novembre dernier au Théâtre Denise-Pelletier](#)), dont celle-ci pendant son congé de maternité, et elle est en ce moment au sommet de son art. Elle co-signe aussi l'ingénieuse mise en scène avec Sébastien David, et on retrouve dans *Nyotaimori* la même fascination pour la culture japonaise [qu'on voyait déjà apparaître dans \*Yukonstyle\*](#), et l'austérité du mode de vie du personnage campé par Philippe Racine contraste violemment avec celui de notre héroïne.

Le choix de confier à [Christine Beaulieu](#) le rôle principal semble couler de source, mais est plus judicieux qu'il n'y paraît; son interprétation très juste nous fait ressentir toute sa résilience, mais aussi les nombreuses failles qui apparaissent sur sa façade à mesure que son épuisement prend le dessus. Sa version presque festive et fataliste du *burn out* est l'un des éléments les plus comiques de la pièce, qui s'annonce déjà comme un élément majeur dans l'œuvre de Sarah Berthiaume, et pour laquelle on a déjà annoncé une supplémentaire le 27 janvier prochain.



## Les temps modernes

par Léa Coffineau  
20 janvier 2018

**Sarah Berthiaume, retenez ce nom. Écrivaine et dramaturge québécoise, elle crée comme elle respire et ses textes sont déjà traduits et montés en Europe et dans le Canada anglophone. En ce début d'année 2018, elle présente son tout dernier texte en co-mise en scène avec Sébastien David sur la scène du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui transformée en quadri-frontale pour l'occasion.**

Nyotaimori est une fable douce-amère sur la condition des travailleurs à l'heure de la mondialisation et de la numérisation sans limite. Mais son génie réside en ce qu'elle réussit à faire le lien entre la culture du surbooking à la sauce libérale et la dégustation de sushis sur le corps d'une femme nue. On évitera ici d'en tailler le pitch tant la dramaturgie est éclatée et l'écriture riche de folies et de mises en abyme. De l'univers « start-up » qui permet aux employés de travailler assis dans un sofa 60 heures par semaine au statut de travailleur autonome qui fait sauter toute frontière entre vie professionnelle et vie personnelle, on se demande si « le progrès » ne fera pas notre perte. Pour gagner sa vie, un ouvrier d'usine Toyota passe ses journées à caresser des carrosseries d'une main gantée afin d'en repérer les moindres aspérités tandis qu'à l'autre bout du monde, au Texas, un jeune homme désœuvré espère remporter les clés d'une Toyota rutilante en gardant sa bouche collée sur l'aileron arrière d'une voiture dans un concours d'endurance improbable.

Nyotaimori c'est tout ça à la fois, tous ces destins vides de sens, toutes ces heures que nous passons à produire du rien, à ne servir à rien, à ne nourrir personne. C'est l'absurdité de la production de richesse sans réalisation de l'homme à travers la tâche. L'écriture de Sarah Berthiaume nous fait voyager dans les détails d'un quotidien que l'on ne connaît que trop bien avant de nous aspirer dans une quatrième dimension inattendue et agréablement rafraîchissante. La parole se fait lyrique et l'onirique prend le pas sur le raisonnable. La mise en scène dépouillée ultra-contemporaine se révèle d'une intelligence remarquable, puisant dans le talent des comédiens (Christine Beaulieu est absolument excellente) pour faire décoller les spectateurs de leurs chaises et atteindre une catharsis jouissive et réjouissante.

Cette nouvelle production de la compagnie La Bataille est à l'image du théâtre québécois d'aujourd'hui comme on l'aime : investi, ouvert et brillant.

## L'aliénation et vous

20 janvier 2018

François Jardon-Gomez

Il y a deux spectacles dans *Nyotaimori*, l'un nettement meilleur que l'autre. Il y a d'abord l'histoire de Maude et de sa blonde (jamais nommée), du travail incessant qui s'immisce dans leur vie de couple – Maude est rédactrice-auteurice-blogueuse-chroniqueuse-journaliste et j'en passe, bref, c'est une pigiste payée plus en « visibilité » qu'en espèces sonnantes et trébuchantes – et d'un homme qui participe au concours *Hands on a hard body* à Austin, Texas dans le but de gagner une Yaris. Après que la vie du couple ait magiquement croisé celle de l'homme s'ajouteront deux travailleurs d'usine (une femme qui confectionne des « Empowerment Bra » dans une usine de textiles en Inde et un homme, au Japon, qui caresse des carrosseries de voitures pour traquer les imperfections) dont la quête de liberté sera liée à celle de Maude.

La première partie est certainement solide : Berthiaume attaque différents sujets avec la justesse réaliste qu'on lui connaît dans les dialogues et une grande efficacité dans l'enchaînement des situations, dès la première scène où Maude interviewe un « créatif » dans une *start-up* jusqu'au découragement de la blonde qui apprend que les vacances sont compromises par un énième *rush* de travail. En s'inspirant de faits divers, l'auteurice trouve dans le réel une matière féconde et brosse un portrait juste, à défaut d'être original, des enjeux professionnels de sa génération. Le travail peut-il être un espace de liberté ? Comment tracer la limite entre le travail et la vie quotidienne pour un pigiste ? Jusqu'à quel point utilise-t-on l'idée d'être toujours débordé par le travail pour se valoriser ? Quiconque connaît la précarité d'emploi et le travail à son compte – j'en suis – reconnaîtra ce mode de vie reproduit avec acuité, jusque dans le défi de finir le texte à écrire au lieu de procrastiner en ayant onze *tabs* ouverts sur Chrome...

À cela s'ajoute, comme dans les textes précédents de Berthiaume, une dose de réalisme magique qui crée des situations a priori improbables en plus de laisser les personnages tour à tour narrer l'histoire et connaître les pensées des autres. Le tout culmine dans une séquence haletante – bruits amplifiés de battements de cœur et lumière rouge en prime – où l'homme du concours, Maude et sa blonde sont liés parce que cette dernière traverse l'écran d'ordinateur, comme Alice le miroir ou le terrier du lapin, pour se retrouver au Texas.

### Sens dessus dessous

La blonde disparue, l'homme du concours laissé à son sort, on suit ces deux nouveaux personnages – les travailleurs d'usine – dont la vie croise celle de Maude par des portails improbables (le coffre d'une voiture ou la porte d'une usine de soutien-gorge) qui permettent de voyager d'un lieu à l'autre. Alors, Berthiaume commence à se répéter, enfonce le même clou et alourdit le récit qui prend une tournure trop didactique ; le texte prend des allures prêchi-prêcha qui rejouent des situations déjà connues sans qu'on y apporte un éclairage particulier.

On a l'impression d'être assis entre deux chaises : Berthiaume semble vouloir construire ces nouveaux personnages, leur donner une chair et un corps pour qu'on s'intéresse à eux, mais en même temps, elle multiplie les ruptures de ton, les écarts ironiques et métatextuels qui d'une part empêchent d'être happé par l'histoire et, d'autre part, diminuent la portée du discours. On est presque exclusivement dans le « réalisme magique », mais celui-ci est toujours mis à distance par de courtes répliques des personnages, toujours bien conscients de leur situation et qui continuent de prendre en charge la narration.

C'est que *Nyotaimori* ratisse large, trop large : objectification du corps des femmes (ce que le titre, référant à une pratique japonaise qui consiste à manger des sushis sur le corps d'une femme, suggérait déjà), limites poreuses entre le travail et la vie personnelle, instrumentalisation de la liberté par les entreprises, aliénation psychologique et physique du travail, vacuité et pouvoir écrasant du marketing, tout y passe sans que la deuxième partie approfondisse ce que la première avait déjà brillamment illustré.

De plus, l'analogie entre la vie de Maude et celle des travailleurs d'usine reste peu féconde. L'alternance des scènes entre leurs réalités (économiques, physiques, intellectuelles) distinctes finit, peut-être sans le vouloir, par créer une adéquation maladroite. Berthiaume n'arrive qu'à effleurer le cœur de tous ces sujets, ne laissant au final qu'une sentence un peu tarabiscotée : la vraie liberté, c'est l'échec, l'impuissance, ne pas avoir de choix, bref, n'avoir rien à faire.

### **Scène sans relief**

Malheureusement, la lourdeur du discours est redoublée d'une mise en scène peu inventive jusque dans les déplacements, qui semblent obéir à la seule logique de « ça fait quelques minutes qu'on est statiques, il faudrait bouger » (l'ouverture du spectacle est exemplaire en ce sens). Le tout se déroule sur une estrade surélevée carrée, placée au milieu de la salle et entourée de gradins sur les quatre côtés. Avec l'éclairage presque toujours plein feu qui laisse le public se voir, on se doute bien que Sarah Berthiaume (qui cosigne sa première mise en scène) et Sébastien David espèrent que les spectateurs se reconnaissent dans les situations jouées ; de même, on imagine que l'espace de jeu réduit doit refléter l'enfermement psychologique que vivent les personnages. Pour un spectacle qui s'appuie autant sur l'idée de lieux revitalisés, détournés de leur fonction première ou hors-normes (une ancienne usine désaffectée, un quartier ouvrier construit comme une ville), il est dommage que la scénographie et la mise en scène donnent autant peu à voir.

Vers la fin, les personnages se décrivent essentiellement comme « trois imperfections autour d'un tas de sushis qui ont eu chaud, mais qui font la *job* ». À l'image du bonhomme tubulaire gonflable (*inflatable tube man*) gesticulant dans tous les sens, prisonnier et libre de son souffleur à air, qui fait son apparition au mi-temps du spectacle, *Nyotaimori* s'essouffle et s'éparpille en ne nous laissant qu'un plaisir passager.





Critique

# HABITER LE VIDE

**Nyotaimori**

Texte de Sarah Berthiaume

Mise en scène de Sébastien David et Sarah Berthiaume

**Au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 3 février (supplémentaire le 27 janvier)**

Trois étoiles et demie

**Mario Cloutier**

La Presse

Le *nyotaimori* est une pratique ancestrale japonaise, synonyme de beauté, qui consiste à manger des sushis sur le corps d'une femme nue allongée.

En partant de cette notion d'un temps révolu, Sarah Berthiaume entreprend une réflexion riche et amusante sur le travail au service de la mondialisation, le travail qui rend fou, qui fait oublier de vivre.

Son texte passe du réalisme le plus simple à l'absurde total et au surréalisme. Ce faisant, la jeune dramaturge nous entraîne de Montréal au Japon en passant par le Texas et l'Inde.

## **La maudite machine**

Entre la journaliste pigiste surchargée de Montréal, l'Américain désœuvré qui participe à un concours d'endurance dangereux, la travailleuse qui fabrique des soutiens-gorges et le Japonais travaillant sur une chaîne de production Toyota, la même aliénation, la même soumission au capitalisme sauvage.

Ils se débattent tous comme ils le peuvent face au vide. Ils rêvent, fantasment, imaginent tous autre chose à un moment ou un autre de leurs journées abrutissantes. Mais la maudite machine du travail, même dit créatif, les étourdit et les assomme tôt ou tard.

Malgré une ingrate soirée de première mardi dernier, où tout n'était pas à point et où le stress était palpable chez les interprètes, on a affaire ici à un excellent trio constitué de l'attachante Christine Beaulieu, de la raffinée Macha Limonchik et du surprenant Philippe Racine, véritable révélation !

La scène carrée et la mise en scène dépouillée favorisent la concentration du spectateur. Le texte éclaté le nécessitait.

Il n'est toutefois pas sans redondances, surtout lors des passages descriptifs, parfois superflus. Comme si elle avait voulu s'assurer que l'on comprend les passages plus oniriques. La mise en scène aurait dû, au contraire, laisser l'intelligence du spectateur faire son bout de chemin.

**Cela n'empêche pas Sarah Berthiaume d'avoir écrit l'un de ses textes les plus aboutis et pertinents. Ses renvois à la situation du monde actuel sont bien réfléchis.**

Comme la jeune dramaturge le souligne avec humour et irrévérence : peut-être que, devant le poids d'une économie mondialisée qui entraîne les pires pratiques déshumanisantes, l'une des réponses serait l'humilité d'une table.

Entre les fantasmes d'excès de travail dans le but de devenir riche et l'envie de gagner de l'argent sans bouger le petit doigt : la sagesse d'une table. Simple, mais essentielle.

## «Nyotaimori» – Conditions de travail

[Christian Saint-Pierre](#)

Collaborateur

22 janvier 2018

La nouvelle pièce de Sarah Berthiaume aurait tout aussi bien pu s'intituler *L'ère du vide*. C'est que *Nyotaimori* (expression qui désigne une pratique consistant à manger des sushis sur le corps d'une femme nue) décrit notre époque cruellement individualiste, encore terriblement semblable à celle décryptée par le philosophe français Gilles Lipovetsky en 1983. Bienvenue dans le règne de la séduction à tout prix, de l'indifférence érigée en norme, du narcissisme pandémique, de la dérision en toutes situations, mais surtout de la violence généralisée.

Le travail comme source d'aliénation, voilà plus spécifiquement le propos qui fédère l'ensemble des scènes parfois bien disparates de la pièce. Les protagonistes sont les victimes d'une société capitaliste axée sur la performance, fondée sur l'exploitation, une organisation dont toutes les sphères, sans exception, placent la rentabilité au-dessus de toutes autres valeurs, à commencer par la liberté.

Journaliste, Maude est l'archétype de la travailleuse autonome, avec tout ce que ça implique d'insécurité financière et d'horaires chaotiques. Le sort de sa copine, enseignante au primaire, ne semble guère plus enviable. Entre les tours dorées de la création publicitaire à Montréal, les usines textiles situées en Inde et les chaînes de montage de l'industrie automobile au Japon, il y a des liens, des incidences que l'auteure s'échine, malheureusement pas toujours de la manière la plus convaincante qui soit, à mettre au jour.

Offert sur un plateau quadri frontal, un dispositif qui épouse la nature de l'oeuvre, carrefour des territoires et des réalités, mais qui apporte somme toute bien peu à la représentation, le spectacle mis en scène par Sarah Berthiaume et Sébastien David commence par ravir. En effet, la première heure, avec son rythme effréné et ses répliques savoureuses, dresse un portrait aussi authentique qu'amusant du quotidien rocambolesque d'une jeune pigiste déchirée entre le professionnel et le personnel, l'éthique et la survie. Malheureusement, pendant les 40 dernières minutes, l'action, prenant une tangente franchement fantaisiste, mais également un brin moralisatrice, s'enlise irrémédiablement.

Reste à se délecter du jeu des acteurs. Dans la peau de Maude, un personnage qui n'est pas sans évoquer l'enquêtrice à la fois perspicace et candide de *J'aime Hydro*, Christine Beaulieu est désopilante. Dans les habits d'une couturière fourbue, Macha Limonchik s'acquitte fort bien d'une lourde tâche, celle d'apporter une dose de gravité à la représentation. Quant à Philippe Racine, il brûle les planches dans chacun de ses rôles, à commencer par cet homme terriblement attachant qui espère remporter une voiture au terme d'une compétition d'endurance dont l'absurdité consommée est tout à fait emblématique de notre époque.

# NA

# NEVROS | ARTS

SCÈNE ET LITTÉRATURE QUÉBÉCOISES

## **Nyotaimori : Chacun sa prison**

par [Rose Carine Henriquez](#) Publié le [22 janvier 2018](#)

**Atteinte par la multiplicité des enjeux et des thématiques de la pièce, votre critique a vécu une expérience de procrastination qui rappelle le sort du personnage principal de *Nyotaimori* présenté au Centre du théâtre d’Aujourd’hui jusqu’au 3 février.**

Sarah Berthiaume nous invite de nouveau dans les fables dont elle connaît bien les secrets. Sa récente pièce, dont elle co-signe la mise en scène avec Sébastien David, est bien ancrée dans le réalisme magique qu’on a pu observer dans *Antioche*, sa précédente création. *Nyotaimori* explore les souches aliénantes qui peuvent pousser dans nos milieux professionnels. Pour cela, elle confronte deux réalités jusqu’à les faire fusionner: le travail autonome et le travail à la chaîne.

Entre ces deux pôles, le texte aborde dans une écriture lucide et drôle, la productivité, la déshumanisation, la quête de douceur, de l’humain. Le vide, celui qu’on envie et celui qu’on fuit. Un texte qui résonne d’un temps que l’on dit amèrement moderne.

En apparence, Maude – campée par une Christine Beaulieu habile et investie – est dotée d’une grande liberté avec ses piges d’écriture, mais débordée et à bout, elle aspire au rien, au vide. Son personnage sert d’ancrage à la pièce, étant présente du début à la fin. À ses côtés, on admire Macha Limonchik et Philippe Racine qui alternent entre plusieurs rôles avec justesse et naturel. Trois personnages dont les vies font écho et s’entremêlent au fil d’un processus narratif cohérent.

*Nyotaimori*, tradition japonaise qui désigne la pratique de déposer des sushis sur le corps nu d’une femme, est une création centrée sur la valeur de l’humain conditionné par le travail. Un rôle pour lequel, sans le vouloir, nous nous mettons volontairement des chaînes et des contraintes qui grugent très vite notre équilibre et notre santé mentale.

L’image de cet état prisonnier apparaît dans la mise en scène, simple, efficace et qui met à l’avant-plan les bons éléments. Sur la scène quadri-frontale, les comédiens sont prisonniers de nos regards de spectateurs venant des quatre coins de la salle. L’amoureuse de Maude, la voyant prise dans ses échéances et admirant les miettes de leur voyage prévu en couple, l’enchaîne symboliquement à son pouf. Cette travailleuse indienne, qui coud des soutien-gorge occidentaux dans le plus simple anonymat, est enchaînée parfois à son poste de travail.

Les personnages sont englués dans une sorte de surplace. Maude, prise dans une procrastination abrutissante, est obsédée par des vidéos attirantes pour le vide intellectuel qu’elles proposent. Cet employé japonais, « caresseur » de voiture Toyota, est englué dans son geste répétitif, aliénant et invisible.



Et fait incroyable, dans l'univers de Sarah Berthiaume, ces personnes éparpillées aux quatre coins du monde se rencontrent de manière improbable. Par l'entremise d'une porte jaune en Inde. Par l'écran d'un ordinateur. Par une tâche de sang dans le coffre d'une voiture. Dans ce regard critique porté sur la manière dont le travail empiète sur l'équilibre d'une vie saine, on a de l'autre côté un doigt pointé sur les conditions inhumaines de travail de ceux qui fabriquent nos biens de consommation.

De nos jours, le travail est-il réellement un lieu d'épanouissement ? Cela me ramène à la très juste chronique *Je ne sais pas quand je vais vivre*, écrite par Aurélie Lanctôt où elle décrit ce sentiment de dépassement face à la place que prend le travail dans nos vies, et un travail précaire la plupart du temps. Elle ne semble pas perdre espoir pour autant.

*« Exiger de pouvoir travailler moins et vivre mieux, c'est reconnaître que le temps que l'on ne passe pas au travail est le temps réellement productif; le temps qui fait sens. C'est le temps qu'on investit dans la collectivité, dans l'aménagement de nos espaces personnels et communs, dans la consolidation des liens sociaux et dans le (réel) développement de soi. Si nous étions sérieux dans notre volonté de bien vivre, et d'en finir avec l'épuisement, le malheur chronique, l'exploitation et l'angoisse de la précarité, c'est ce dont nous discuterions au lieu de nous étourdir de conseil santé-productivité-bien-être à la noix. »*

Dans *Nyotaimori*, Sarah Berthiaume ne nous fait pas un manuel de vie. De manière quasi sociologique, elle expose des contradictions entre la liberté que nous désirons à tout prix et en même temps, la prison que nous nous fabriquons soigneusement, de manière consciente. Des prisons qui sont réelles, physiques pour d'autres, plus loin de nous. Le propos social n'est pas caché dans la forme ludique de la pièce, au contraire. C'est un miroir, un peu noir.

# theatrecambresis



Marie-Claire Girard

## Nyotaimori: lorsqu'on travaille trop...

Sarah Berthiaume, inoubliable fille du Roy dans *La fête sauvage*, a tous les talents. Elle nous propose avec *Nyotaimori* sur la scène du Théâtre d'Aujourd'hui une réflexion à la fois amusante et inquiétante sur le travail et la place qu'il occupe dans nos vies. Assumant, après l'écriture, le chapeau de la mise en scène en compagnie de son complice Sébastien David, Sarah Berthiaume manie l'ironie et le sarcasme pour mettre en exergue l'aliénation que ressentent les travailleurs, que ce soit dans des domaines intellectuels, créatifs ou purement manuels.

Et c'est là la force de ce texte, de nous amener de l'individuel au collectif puis à l'universel, de nous faire sentir la similarité entre une pigiste que nous pourrions connaître et la couturière dans un sweat shop de New Delhi. Toutes deux aux prises avec des exigences de productivité impossibles à soutenir.

Maude (Christine Beaulieu, souvent drôle, parfois touchante, toujours juste) est journaliste. Pour un salaire de famine elle travaille comme une déchaînée afin de se faire un nom, d'acquérir de l'expérience, un peu de crédibilité, pour réussir à devenir quelqu'un dans cette jungle où on s'arrache les contrats et où les employeurs ont le gros bout du bâton. Elle doit partir en vacances avec sa blonde (Macha Limonchik, un peu chancelante dans certaines répliques le soir de la Première, mais on lui pardonne parce qu'on l'aime tellement) mais doit aussi terminer un papier qui lui demandera une trentaine d'heures de travail. Pendant la semaine de vacances. Évidemment que tout ça n'a pas de sens, qu'on devrait pouvoir décrocher parfois, surtout lorsque notre vie professionnelle exige de nous des semaines de 70 à 80 heures. Mais voilà, Maude en est incapable.

L'astuce de la pièce est d'insérer au moyen d'un télescopage dans le temps et dans l'espace d'autres personnages, américain, japonais ou indien, qui viennent souligner l'absurdité d'un univers où on ne vit que pour travailler, au prix de sa santé physique et mentale. Philippe Racine (avec un registre étonnant), en plus d'incarner le créatif qui donne une entrevue à Maude au début de la pièce est aussi l'américain pauvre qui participe à un ridicule concours chez un concessionnaire de voitures qui consiste à passer le plus de temps possible à toucher une Toyota Yaris afin de pouvoir la gagner. Il se transforme également en ouvrier japonais responsable de la qualité de la carrosserie dans une usine Toyota. Macha Limonchik sera de son côté cette ouvrière d'une usine en Inde qui doit coudre des centaines de bonnets de soutien-gorge dans son quart de travail après s'être mise dans la peau d'une administratrice dont les avantages sociaux comprennent la congélation de ses ovules puisqu'elle n'a pas le temps d'avoir d'enfants. Je ne sais pas si certaines compagnies offrent vraiment cela à leurs employées, mais disons que ça ne m'étonnerait pas du tout.

Des références au cinéma émaillent le texte : *On achève bien les chevaux*, *Thelma et Louise*, entre autres. La mise en scène, avec pratiquement aucun accessoire, réussit le pari de nous transporter d'un lieu à un autre sans effort. Le texte est intelligent, sensible et rythmé, on croit à ces personnages, on s'identifie à eux et on comprend parfaitement qu'ils n'en peuvent plus parce qu'ils frémissent de vérité. La fin qui relie le fil avec ce *Nyotaimori*, cette pratique japonaise où des hommes nantis mangent des sushis disposés sur le corps nu d'une femme, est d'une logique implacable et ajoute une couche de sens à cette déshumanisation et cette objectification dont la pièce se fait l'illustration.

On aurait envie, à la suite de tout cela, d'asseoir ces travailleurs à côté de nous, de leur caresser les cheveux et de leur offrir un chocolat chaud. Notre époque est certes stimulante, mais elle est aussi d'une brutalité sans nom et peut-être faudrait-il réviser les pratiques d'employeurs qui suggèrent de payer les gens en visibilité, qui rendent la conciliation travail-vie inaccessible et qui donnent au quotidien un goût de cendre.



Photo: Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

## Nyotaimori: on dormira quand on sera morts

Par [Hugo Prévost](#) le 22 janvier 2018

**Le travail, c'est la santé! Mais le travail, c'est aussi l'obsession et les énergies titanesques englouties pour des résultats parfois peu renversants. Et en cette ère de boulots à la pige et de disponibilité 24 heures par jour, l'auteure Sarah Berthiaume s'intéresse à ce travail éreintant de tous les instants avec *Nyotaimori*.**

La pièce, donnée au Théâtre d'Aujourd'hui, paraîtra familière aux scribes des temps modernes; Maude (Christine Beaulieu) est journaliste pigiste. Maude a plusieurs dossiers en cours au même moment. Maude travaille trop. Maude néglige sa vie personnelle au bénéfice de son travail. Maude est payée en visibilité.

Disons que pour ce journaliste, qui cumule l'équivalent de deux emplois à temps plein, et qui était justement au Théâtre d'Aujourd'hui pour y critiquer une pièce, travail pour lequel il serait essentiellement payé en visibilité, on se retrouve en terrain un peu trop connu.

Quoi qu'il en soit, Maude est donc obligée d'emporter son ordinateur portable en vacances, alors qu'elle avait promis à sa compagne (Macha Limonchik) de laisser le travail de côté pendant au moins une semaine, histoire de s'embarquer sur un *road trip* à la *Thelma et Louise*.

Cette même Macha Limonchik, aidée de Philippe Racine, personnifieront quant à eux diverses facettes d'un monde moderne où le travail fait foi de tout. Si les patrons d'entreprises canadiennes les mieux payés empochent en quelques minutes le salaire annuel de l'employé moyen, nombreuses sont les personnes qui, même si elles gagnent bien souvent un salaire plus que décent, consacrent trop d'énergie à faire tourner les roues de la grande machine capitaliste. Toujours plus de travail, toujours plus de productivité, toujours plus d'argent dans le système... En fait, de l'argent partout sauf dans les poches des petits employés, des rouages du système.

*Nyotaimori*, du nom de l'acte lors duquel une femme nue sert de table de luxe où l'on déguste des sushis – probablement l'un des symboles les plus frappants des inégalités monétaires et du sexisme engrangés par un monde du travail injuste -, lance ainsi une réflexion plus qu'intéressante sur la question de l'omniprésence de la sphère du travail dans l'existence quotidienne.

Hélas, l'oeuvre cesse sa réflexion à mi-parcours pour plutôt nous entraîner dans une série d'aventures rocambolesques où notre protagoniste s'efface, et ses préoccupations avec elle. On ressort donc de cette pièce d'une durée d'1h40 avec l'impression d'avoir assisté à une ébauche de solution, mais à rien de bien concret. D'autant plus que la « solution » avancée par le personnage principal en fin de pièce est tout sauf satisfaisante. C'est bien dommage!



# Critique

Par Daphné Bathalon

**D'abord créée il y a quelques années sous la forme d'une courte pièce pour une soirée de lectures au festival Zone Homa, la fable *Nyotaimori* sur le monde du travail, signée Sarah Berthiaume, installe ses drôles de pénates au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 3 février.**

*Nyotaimori* (du nom d'une pratique traditionnelle japonaise consistant à déguster des sushis sur le corps nu d'une femme) est un conte étrange, à cheval entre une réalité aliénante et « objectifiante », celle du monde du travail, et le délire issu du cerveau épuisé d'une travailleuse autonome au bord de la surcharge. La nouvelle production de la compagnie La bataille, co-mise en scène par l'auteure et par Sébastien David, se penche de fait sur la fine ligne qui sépare vie personnelle et vie professionnelle. Elle remet en question, au moyen d'une certaine distorsion de l'espace-temps, notre rapport au travail et la transformation de l'être humain en machine à travailler en chaîne.

Le parti pris de l'auteure pour un « réalisme magique » crée un spectacle en deux temps qui part par moment un peu dans tous les sens. Son analyse du monde du travail actuel est cependant d'une justesse remarquable. Quelle que soit la génération à laquelle on appartient ou on s'identifie, impossible de ne pas reconnaître dans les agissements de ses personnages la société dans laquelle on évolue avec ses traits de génie comme ses contradictions.

Le public assiste d'abord, dans une ancienne fabrique de sous-vêtements (inspiration de départ pour la pièce), à une entrevue entre un jeune publicitaire branché et la journaliste incarnée par Christine Beaulieu, avec tout le naturel et le charisme qu'on lui connaît. Une mise en place un peu longue, mais qui met la table pour un délire fiévreux et fascinant, produit par l'esprit en quête de vide, d'un instant de déshumanisation, de la journaliste exténuée. Macha Limonchik (toujours aussi lumineuse) et Philippe Racine (aussi solide que polyvalent) complètent l'excellente distribution en incarnant les personnages qui gravitent autour de la jeune femme ou qui viennent peupler les vagabondages de son esprit.

Malgré les péripéties surréalistes dans lesquelles Sarah Berthiaume fait basculer son personnage principal, l'auteure ne perd jamais de vue sa critique sociale, son questionnement sur la société de consommation et sur l'aliénation physique ou psychologique du travailleur, quel que soit son travail ou sa situation géographique. Le style éclaté de *Nyotaimori* permet en fait la rencontre de différents univers, ceux des travailleurs considérés comme les rouages d'une machine et traités comme tels, et ceux des consommateurs de ces produits fabriqués à la chaîne, chacun enviant la situation de l'autre.

La cohésion du spectacle tient beaucoup à l'interprétation sans failles de Christine Beaulieu, qui connaît une période artistique exceptionnelle, et à la qualité d'écriture de Berthiaume, qui jongle sur plusieurs niveaux. *Nyotaimori* se révèle une bulle onirique qui semble parfois directement connectée à notre subconscient individuel et collectif, de sorte que la pièce amène tout doucement le spectateur à se questionner sur sa propre aliénation.

## **Je sors, je reste**

Frédéric T. Muckle

Mardi, 23 janvier 2018 00:30 MISE à JOUR Mardi, 23 janvier 2018 00:30

### **Théâtre : Nyotaimori**

Cette pièce écrite par l'auteure et comédienne Sarah Berthiaume traite avec humour et une touche de surréalisme du système économique et de la façon dont les gens sont traité comme des commodités. La pièce compte sur des prestations des interprètes Christine Beaulieu, Macha Limonchik et Phillipe Racine tandis que la composition musicale est réalisée par le fameux groupe québécois indépendant Navet Confit.

\*Ce soir à 19h au théâtre d'Aujourd'hui, 3900 rue Saint-Denis

## Nyotaimori, du travail et de l'absurde

par [Amy Mailloux](#)



Ce concept évoque la femme-objet, une femme passive, certes. Si on aborde ce sujet dès les débuts de la pièce, ce n'est pourtant pas une énième pièce dite féministe, même si le sujet est abordé. Sur cette scène centrale, très sobre, Maude, rédactrice/auteure pigiste, et Frank, *créatif* dans une agence, discutent de ce milieu des agences, avec une réticence claire de Maude par rapport aux mots-valises évoqués par Frank: « *Incubateur, brief, agence créative, perspectives croisées* » ... C'est sur un ton humoristique que Sarah Berthiaume livre cette première partie de *Nyotaimori*, qui lance rapidement le spectateur dans une dynamique réflexive, ou auto-dérisoire, en utilisant un ton sarcastique et des situations absurdes.

### La mode du travail

Les personnages de *Nyotaimori* sont tous définis par un élément commun: **le travail**. Et n'est-ce pas là une représentation de notre génération, que de **se définir par son travail**, d'en parler, de le montrer, de toujours mettre au premier plan son emploi *unique, libérateur, où l'on est libre d'être unique et de se démarquer*. Au-delà de l'image, n'est-on pas aussi dans une époque où les taux de [dépressions reliées au travail](#) sont effarants?

Ce que Berthiaume écrit et met en scène ici, c'est la **déshumanisation** qu'amène le travail (ainsi que la surconsommation qui en découle) derrière cette prétendue individualité qu'il amène. De nombreux sujets sont également abordés: féminisme, mondialisation, suicide, consommation.

### La mode de l'absurde

Alors que *Nyotaimori*, dans sa sobriété visuelle et son aplomb textuel, accroche dans sa première partie, l'absurdité et le surréalisme utilisés pour exprimer les points de vue de l'auteur sont surutilisés dans la seconde. N'est-ce pas d'ailleurs une mode, dans le théâtre contemporain, d'utiliser l'autodérision et le surréalisme pour dénoncer un sujet difficile à aborder? Ne m'y méprenez pas, je suis *fan* de cette tactique, mais la tentation d'aller trop loin l'emporte parfois, comme c'est le cas pour *Nyotaimori*.

**Une pièce à voir**, décidément, puisqu'elle soulève des questions importantes qui, selon nous, ne sont que peu abordées encore aujourd'hui, et qui doivent l'être avant que l'on en déborde. Par contre, si on peut diviser *Nyotaimori* en deux « parties », la seconde aurait gagné à rester plus près de la première, sans se perdre dans d'autres sujets connexes, pertinents certes, mais pas si abordés aussi rapidement et dans un cadre surréaliste duquel on s'est un peu perdu.